WARBURG LIBRARY COMMONS | SCHOOL OF ADVANCED STUDY UNIVERSITY OF LONDON

[https://commons.warburg.sas.ac.uk/downloads/vm40xr56k]

Salaville, Sévérien. *De l'hellénisme au byzantinisme. Essai de démarcation..*

1931

Article

To cite this version:

Salaville, S. (1931). De l'hellénisme au byzantinisme. Essai de démarcation. *Échos d'Orient*, *30*(161), 28–64. https://doi.org/10.3406/rebyz.1931.2665

License: Creative Commons BY Attribution 4.0 International

Available at: https://commons.warburg.sas.ac.uk/concern/journal_articles/x633f103b

DOI: 10.3406/rebyz.1931.2665

Date submitted: 2021-05-05

Copyright is retained by the author. Terms and conditions for use of this material are defined in the User Deposit Agreement.

Échos d'Orient

De l'hellénisme au byzantinisme. Essai de démarcation

Sévérien Salaville

Citer ce document / Cite this document :

Salaville Sévérien. De l'hellénisme au byzantinisme. Essai de démarcation. In: Échos d'Orient, tome 30, n°161, 1931. pp. 28-64;

doi : https://doi.org/10.3406/rebyz.1931.2665

https://www.persee.fr/doc/rebyz_1146-9447_1931_num_30_161_2665

Fichier pdf généré le 21/09/2018

De l'hellénisme au byzantinisme

Essai de démarcation [1]

Hellénisme chrétien.

Les historiens de la littérature grecque ont trop longtemps opposé le *byzantinisme* à l'*hellénisme*, comme si celui-ci disparaissait irrévocablement par l'avènement de celui-là. Le *Manuel* — si excellent et si utile par ailleurs — d'Alfred et Maurice Croiset se termine sur cette phrase, qui nous paraît souverainement injuste : « Plus de recherche, plus d'essor libre d'imagination, plus de philosophie ni d'éloquence : l'hellénisme a cessé d'exister, et le byzantinisme lui succède. » (2)

Plus récemment, certains critiques ont insinué, il est vrai, que la coupure n'avait pu briser le développement de l'histoire et de la vie (3). Mais on n'est pas encore parvenu à persuader le grand public que, en fait, le byzantinisme, malgré des défauts et des tares qu'il ne s'agit certes point de nier, continue à travers tout le moyen âge cet *hellénisme chrétien* dont le IVe siècle marque la splendide éclosion.

Il y a donc utilité à essayer de rechercher quelques critères de démarcation entre hellénisme et byzantinisme, légitimant la fin d'une étape sans rompre l'unité. On voudrait exposer brièvement que la littérature byzantine — car le point de vue littéraire est seul envisagé ici — n'est autre chose que la période médiévale (IVe-XVe siècle) de la littérature grecque chrétienne qui, avec des hauts et des bas, poursuit son développement dans le nouveau milieu créé par la nouvelle situation politique et religieuse.

*
* *

Si réel qu'ait été le divorce qui a longtemps séparé l'hellénisme païen et l'hellénisme chrétien (4), le IVe siècle nous fait constater

(1) Ces pages, dont la substance a fourni le thème d'une communication au 3e Congrès international d'études byzantines à Athènes, ne présentent — est-il besoin de le dire ? — qu'une simple ébauche d'introduction à l'histoire de la littérature byzantine.

(2) ALFRED et MAURICE CROISET, *Manuel d'histoire de la littérature grecque*. Paris, 1900, p. 826.

(3) G. BARDY, *Histoire de la littérature grecque chrétienne*. Paris, 1927, p. 20; A. PUECH *Histoire de la littérature grecque chrétienne*, t. III. Paris, 1930, p. 682.

(4) De bons esprits n'ont pas manqué, durant les trois premiers siècles de la littérature grecque chrétienne, qui ont au contraire entrevu comme un idéal la fusion des

leur alliance la plus heureuse, notamment en la personne des trois illustres docteurs que l'Orient byzantin réunit dans une commune vénération en les appelant « les trois Hiérarques » : saint Basile de Césarée, saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostome. Avec eux et par eux, l'hellénisme chrétien s'assimile en pleine conscience tous les bons éléments de la culture antique. Et comme ce triomphe intellectuel coïncide avec la victoire définitive du christianisme sur le paganisme dans l'empire et avec la prépondérance de la Nouvelle Rome établie par Constantin sur l'emplacement de Byzance, il n'est pas hors de propos de considérer ce fait comme le point de départ d'un nouvel ordre de choses littéraires (1).

Pareille constatation nous dispensera de disserter, du point de vue spécial où nous place notre sujet, sur la date initiale de l'époque byzantine. Acceptant une fois pour toutes que l'empreinte chrétienne dans la civilisation est la marque la plus distinctive du byzantinisme par opposition à l'hellénisme antique, nous ferons commencer la littérature byzantine, tout comme l'histoire byzantine elle-même, à la fondation de Constantinople (324-336) (2).

Prenant en gros la seconde moitié du IVe siècle comme date d'éclosion définitive d'une littérature grecque chrétienne, nous n'aurons nul besoin de recourir à d'ingénieux tours de force pour suivre cet hellénisme chrétien à travers tout le moyen âge par des générations successives d'historiens, de philosophes, de grammairiens, de rhéteurs et de poètes, ancêtres authentiques de ceux qui ont porté en Occident la Renaissance.

---

deux cultures : il suffit de citer saint Justin, Athénagore, Clément d'Alexandrie, Origène, saint Méthode d'Olympe (ou plutot : Méthode de Philippes, d'après une récente étude de F. Diekamp; cf. *Echos d'Orient*, t. XVIII, 1929. p. 369-370). Voir A. et M. CROISET, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, p. 325, 326, 753, 844, 855, 856, 858. Sur Méthode notamment, voir A. PUECH, *op. cit.*, t. I (1928), p. 513, 535; et surtout J. FARGES, *Les idées morales et religieuses de Méthode d'Olympe : Contribution à l'étude des rapports du christianisme et de l'hellénisme à la fin du* IIIe *siècle*, Paris, 1929, ch. II : «La forme littéraire », p. 38-68.

(1) Sur l'importance du IVe siècle comme point de démarcation entre l'antiquité et les temps nouveaux, sous le rapport de l'histoire générale, voir A. DE BROGLIE, *L'Eglise et l'empire romain au* IVe *siècle*. Paris, 1866. C. Martha, résumant cet ouvrage dans ses *Etudes morales sur l'antiquité*, Paris, 1882, écrit (p. 235) : « Le IVe siècle peut être regardé comme le véritable point de partage entre l'antiquité et les temps nouveaux. C'est le moment où le christianisme, monté sur le trône impérial, armé de la puissance politique, devenu religion d'Etat, a consommé sa lente victoire et, en dépit de sourdes ou violentes résistances, a fixé les destinées du monde. »

(2) C'est le point de départ accepté par K. Krumbacher dans son introduction à la *Geschichte der byzantin. Litteratur*, 2e éd. Munich, 1897, p. 2, malgré le sous-titre restrictif : *Von Justinian bis zum Ende des Ostroemischen Reiches* (527-1453), qui conserve trop le cadre adopté par la première édition.

Hellénisme chrétien : l'expression est moderne, bien qu'elle puisse s'autoriser de saint Grégoire de Nazianze et de saint Basile : car, en fait, jusqu'à la Renaissance, le mot *Hellènes* continua de désigner les païens. Mais la réalité est incontestable à partir de la fondation de l'empire byzantin, à partir surtout de l'échec de Julien l'Apostat contre cette christianisation de la culture antique.

C'est ce qu'il importe d'exposer sommairement.

L'hellénisme chrétien de saint Grégoire de Nazianze : son plaidoyer contre Julien l'Apostat.

Les historiens de la littérature ancienne ont depuis longtemps bien montré que chez les premiers apologistes chrétiens de langue grecque, Tatien, Athénagore, saint Justin, malgré un riche fonds d'idées et une forme très soignée, « l'art est encore insuffisant, la composition flotte au hasard » (1).

> Les emprunts qu'ils font à la tradition grecque sont des emprunts de pensée... Mais ils sont aussi affranchis qu'on peut l'être de ce désir de satisfaire le goût, de charmer ou de frapper l'imagination, sans lequel il ne peut y avoir de création littéraire à proprement parler (2).
>
> Ce n'est qu'avec le temps, conclut Pierre de Labriolle, que les écrivains chrétiens comprirent que bien écrire n'est point frivolité pure et que l'idée a besoin de cette beauté formelle qui avait si longtemps paru recherche inconvenante et prétentieuse (3).

La folle tentative de Julien l'Apostat va précisément marquer le terme triomphant de ce long travail d'accommodation. Dans son rêve insensé de tuer pour jamais l'influence grandissante du christianisme en lui fermant les trésors de la sagesse et du goût antiques, l'empereur avait interdit « aux professeurs chrétiens de lire dans leurs classes et de commenter des auteurs dont ils ne partageaient pas les croyances : c'était en réalité leur interdire l'enseignement » (4).

Julien fut vaincu. L'événement prouva que les maîtres antiques étaient désormais le bien commun des chrétiens comme des païens.

---

(1) P. DE LABRIOLLE, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, p. 6.

(2) A. et M. CROISET, t. V, p. 326.

(3) P. DE LABRIOLLE, *loc. cit.* Cf. L. MÉRIDIER, *L'influence de la seconde sophistique sur l'œuvre de Grégoire de Nysse*. Paris, 1906, p. 1-5.

(4) GASTON BOISSIER, *La fin du paganisme*, t. I, p. 237. Voir *L'empereur Julien, Œuvres complètes*, t. I, II[e] p. : Lettres et fragments, texte revu et traduit par J. BIDEZ, professeur à l'Université de Gand (collection des éditions Budé). Paris, 1924, p. 41-47 et 72-75.

« N'y a-t-il donc d'autre Hellène que toi ? » répondit fièrement à l'empereur saint Grégoire de Nazianze (1). Une telle indignation n'était que la conséquence logique de toute une vie d'humaniste chrétien, dont les œuvres nous ont conservé maintes professions de foi littéraires.

« J'étais encore imberbe, et déjà une ardente passion des lettres me possédait. Aux lettres sacrées je cherchais à donner pour auxiliaires les lettres profanes », écrit de lui-même le poète cappadocien (2).

Je n'ai eu qu'un amour, la gloire des lettres qu'avaient réunies et l'Orient et l'Occident, et Athènes l'ornement de l'Hellade. J'y ai beaucoup peiné, et pendant longtemps; mais je les ai inclinées juspu'à terre devant le Christ, cédant à la parole du grand Dieu qui enveloppe toutes les diversités de paroles que peut tisser l'esprit humain (3).

Dédier les lettres au Verbe divin : tel a été l'objet de ses constants efforts, dira-t-il dans le poème de sa vie, v. 476-481, où il s'écriera, rappelant non sans amertume le piège que lui avait tendu saint Basile en le faisant évêque de Sasime, misérable bourgade cappadocienne :

Voilà ce que m'a valu le séjour d'Athènes et notre commune assiduité aux lettres... et nos mains enlacées pour rejeter le monde, pour vivre de concert notre vie avec Dieu et *pour dédier les lettres au seul Verbe infiniment sage !...* (4)

Plus caractérisque peut-être encore le petit poème 39 *In suos*

---

(1) *Contra Julianum*, I, 107, *P. G.*, t. XXXV, col. 641 C : Σὸν τὸ Ἑλληνίζειν;

(2) Poème *De vita sua*, v. 112-114, *P. G.*, t. XXXVII, col. 1037 :

Ἄγνους παρειά, τῶν λόγων δ' ἔρως ἐμὲ
Θερμός τις εἶχε. Καὶ γὰρ ἐζήτουν λόγους
Δοῦναι βοηθοὺς τοὺς νόθους τοῖς γνησίοις...

(3) Poème *De rebus suis*, v. 96-101, col. 977 :

Μοῦνον ἐμοὶ φίλον ἔσκε λόγων κλέος, οὓς συνάγειραν
Ἀντολίη τε δύσις τε καὶ Ἑλλάδος εὔχος Ἀθῆναι.
Τοῖς ἐπὶ πολλ' ἐμόγησα πολὺν χρόνον, ἀλλὰ καὶ αὐτοὺς
Πρηνέας ἐν δαπέδῳ Χριστοῦ προπάροιθεν ἔθηκα
Εἴξαντας μεγάλοιο Θεοῦ λόγῳ, ὅς ῥα καλύπτει
Πάντα φρενὸς βροτέης στρεπτὸν πολυειδέα μῦθον.

(4) Col. 1062 :

Τοιαῦτ' Ἀθῆναι, καὶ πόνοι κοινοὶ λόγων,
. . . . . .
Καὶ δεξιαί, κόσμον μὲν ὡς πόρρω βαλεῖν,
Αὐτοὺς δὲ κοινὸν τῷ Θεῷ ζῆσαι βίον,
Λόγους τε δοῦναι τῷ μόνῳ σοφῷ Λόγῳ.

versus, Εἰς τὰ ἔμμετρα (1). Grégoire commence par s'y plaindre de la foule des prosateurs de l'époque, qui semblent écrire d'abondance et faire des lettres un jeu puéril. Dégoûté par ce vain spectacle, il avait d'abord songé à s'en tenir aux Écritures sacrées. « Mais, comme cela est impossible » dans la présente situation du monde, chacun voulant trouver dans la littérature un motif de divertissement, « j'ai eu recours, dit-il, à cette autre forme, qui, qu'elle soit bonne ou qu'elle soit mauvaise, en tout cas m'est agréable : donner en vers quelque chose de mes compositions ». Son but? Certes pas la vaine gloire, comme l'en accusent tant de gens « qui mesurent les actions d'autrui sur leur propre mesure ». Ses intentions, les voici. D'abord s'imposer, dans l'art d'écrire, le frein de la métrique, et donc aussi la sobriété et la concision du style. Puis, offrir aux jeunes gens, à ceux-là surtout que captive le charme des lettres, un agréable et utile remède, une distraction d'art pour adoucir la rigueur des préceptes. Puis encore — et ici le poète semble s'excuser, — « chose de peu d'importance peut-être, mais j'ai ce sentiment : je n'accorde pas à ceux du dehors de l'emporter sur nous dans les lettres, même sous la forme poétique, bien que la beauté pour nous soit avant tout dans la pensée » (2).

On comprend que ce labeur, sincère et convaincu, de christianisation des belles-lettres, ait inspiré à Grégoire les plus magnifiques accents de protestation contre le décret de Julien. Au lendemain de la mort de l'Apostat, survenue, comme on sait, le 26 juin 363, le saint Docteur composa deux discours qui, selon la signification de leur titre (Κατὰ Ἰουλιανοῦ βασιλέως στηλιτευτικὸς λόγος), sont comme deux colonnes ou deux stèles érigées pour flétrir à jamais les sacrilèges audaces du basileus persécuteur. Le premier surtout de ces discours stigmatise l'édit de Julien en appliquant aux arguments impériaux une réfutation tellement *ex professo*, que quelques citations s'imposent ici pour la mise au point visée par ces pages.

Dès le début, l'auteur ramène l'ensemble de ses protestations à ce grave reproche dont la portée n'échappe à personne :

(1) Col. 1329-1332 :

Πολλοὺς ὁρῶν γράφοντας ἐν τῷ νῦν βίῳ
Λόγους ἀμέτρους καὶ ῥέοντας εὐκόλως...

(2) Col. 1332-1333 :

Τρίτον πεπονθὼς οἶδα : πρᾶγμα μὲν τυχὸν
Μικροπρεπές τι, πλὴν πέπονθ' οὐδ' ἐν λόγοις
Ἥλεον δίδωμι τοὺς ξένους ἡμῶν ἔχειν·
Τούτοις λέγω δὴ τοῖς κεχρωσμένοις λόγοις,
Εἰ καὶ τὸ κάλλος ἡμῖν ἐν θεωρίᾳ.

Mon premier grief est qu'il a méchamment, et pour son caprice, déplacé la signification du vocable « Hellène », comme s'il désignait la religion et non pas la langue; et pour ce motif, il nous a chassés de la culture des lettres, comme des voleurs du bien d'autrui. Il ne manquerait plus que de nous exclure aussi des arts, tels qu'ils se trouvent chez les Grecs, sous prétexte qu'il avait intérêt à ne point créer d'équivoque!... (1)

Puis, affectant d'en parler avec quelque dédain :

Julien, dit-il, a voulu nous enlever l'usage de sa langue; il a craint qu'elle ne rendît plus irrésistible la réfutation de ses doctrines : comme si nous ne méprisions pas tout l'attirail littéraire et ne mettions pas notre confiance dans la seule force de la vérité! Il a voulu nous interdire le parler attique : il n'a pu nous empêcher de parler vrai. Ἀττικίζειν μὲν ἐκώλυσε, τὸ δὲ ἀληθεύειν οὐκ ἔπαυσε (2).

Cette indifférence affectée ne saurait nous tromper sur les véritables sentiments de Grégoire, qu'il va d'ailleurs énoncer en maintes formules des plus explicites.

Après avoir consacré la plus grande partie de sa première invective à l'ensemble de l'œuvre antichrétienne entreprise par Julien, il revient plus *ex professo* à la législation scolaire :

Force m'est bien de revenir aux lettres : car je ne puis m'empêcher d'y revenir sans cesse et de m'efforcer de prendre leur défense de tout mon pouvoir. Nombreux et graves sont les motifs qui ont mérité à Julien la haine; mais sur aucun point il ne se montre plus inique. Qu'avec moi s'indignent tous ceux qui aiment les lettres et s'attachent à leur destinée : je suis de ce nombre, je ne saurais le nier. J'ai abandonné à qui le voulait tout le reste, richesse, noblesse, gloire, puissance, tout ce qui est ici-bas objet de rêve et de recherche : c'est aux lettres seules que je m'attache, et je ne regrette rien des fatigues endurées sur terre et sur mer pour les conquérir. Plaise à Dieu que moi et tous mes amis nous les possédions dans toute leur vigueur : car c'est ce que j'ai aimé et que j'aime par-dessus tout, cela seul excepté qui doit tenir la première place, je veux dire les choses divines et les espérances du monde invisible. S'il est vrai, selon Pindare (3), que ce qui nous est personnel nous presse davantage, j'ai besoin, moi, de parler de ce sujet... (4)

(1) *Contra Julianum*, I. 5, *P. G.*, t. XXXV, col. 536 A. Πρῶτον μέν, ὅτι κακούργως τὴν προσηγορίαν μετέθηκεν ἐπὶ τὸ δοκοῦν, ὥσπερ τῆς θρησκείας ὄντα τὸν Ἕλληνα λόγον, ἀλλ' οὐ τῆς γλώσσης· καὶ διὰ τοῦτο, ὡς ἀλλοτρίου καλοῦ φῶρας, τῶν λόγων ἡμᾶς ἀπήλασεν...

(2) Col. 536 B.

(3) PINDARE, *Némées*, Ode I, strophe 3.

(4) *Contra Iulianum*, I, 100, col. 633-636.

Plus loin, Grégoire prend à partie l'auteur même de l'édit (1) :

Comment prouveras-tu, s'écrie-t-il, que les lettres t'appartiennent? Et même si elles t'appartenaient, pourquoi ne nous serait-il pas permis d'y avoir part?... A qui donc appartiennent les lettres et l'hellénisme, et la parole et la pensée?... C'est, diras-tu, la propriété ou de la religion ou de la race, c'est-à-dire de ceux qui les premiers ont découvert la vertu du dialecte. Si c'est la propriété de la religion, montre-nous donc où et par qui il a été prescrit aux prêtres d'*helléniser* comme il leur a été prescrit de sacrifier?... Si c'est la langue que tu revendiques, en nous écartant pour ce motif nous autres comme d'un héritage paternel auquel nous n'aurions aucun droit : d'abord, je ne vois pas quelle peut bien en être la raison, ni comment tu mettras cela en relation avec les dieux. A supposer que ce soit les mêmes qui *hellénisent* et quant à la langue et quant à la religion, il ne s'ensuivrait pas que les lettres sont la propriété de la religion et qu'il serait légitime de nous en exclure l'accès. Au contraire, cela paraît inconséquent à ceux de vos auteurs qui traitent de l'art de bien dire. De ce que deux choses se rapportent à un même objet, il ne s'ensuit pas que ces deux choses soient identiques entre elles : de cette manière, nous pourrions identifier l'orfèvre et le peintre, l'orfèvrerie et la peinture, ce qui serait accumuler les radotages.

Ensuite, je te demanderai à toi, ô philhellène et philologue, duquel des deux hellénismes tu nous écarteras, à savoir de l'emploi des termes communs qui sont dans le domaine public, ou du langage élégant et élevé (2)?... Si c'est de ce dernier, quelle est donc cette division si tranchée... et faudra-t-il reléguer à Cynosargès les termes du commun? Si, au contraire, les vocables ordinaires et sans parure appartiennent pareillement à l'hellénisme, pourquoi ne nous privez-vous pas aussi de ceux-là et, plus simplement, de tout parler grec, quel qu'il soit? Ce serait de votre part plus humain ou plus digne de votre sottise... En effet, le vocabulaire n'appartient pas seulement à ceux qui l'ont trouvé, mais à tous ceux qui y participent; il en est de même de tout art ou tout métier qu'il vous plairait d'imaginer...

Dis-moi, c'est ta propriété, l'hellénisme? Eh quoi! les lettres ne viennent-elles pas des Phéniciens? ou, au dire de certains, des Égyptiens ou des Hébreux?... C'est ton bien, le parler attique? Et le calcul, et les nombres,

---

(1) *Contra Iulianum*, I, 103, col. 637. Πῶς δὲ σὺ δείξεις τοὺς λόγους σοι διαφέροντας: Εἰ δὲ καὶ σούς, πῶς τούτων ἡμῖν οὐ μετόν...; τίνος γὰρ τοῦ Ἑλληνίζειν εἰσὶν οἱ λόγοι, καὶ τοῦ πῶς λεγομένου καὶ νοομένου;... Εἰ μὲν οὖν τῆς θρησκείας, δεῖξον ποῦ καὶ παρὰ τίσι τῶν ἱερέων τὸ Ἑλληνίζειν ἔννομον, ὥσπερ καὶ τὸ θύειν ἔστιν...

104, col. 640. Εἰ δὲ... τῆς γλώσσης ὡς ὑμετέρας μεταποιήσῃ. καὶ διὰ τοῦτο πόρρω θήσεις ἡμᾶς, ὥσπερ κλήρου πατρικοῦ, καὶ οὐδὲν ἡμῖν διαφέροντος, πρῶτον μὲν οὐχ ὁρῶ τίς ὁ λόγος...

(2) 105. col. 640-642. Ἔπειτα ἐρήσομαί σε, ὦ φιλέλλην σὺ καὶ φιλόλογε, πότερον παντὸς εἴρξεις ἡμᾶς τοῦ Ἑλληνισμοῦ, οἷον δὴ καὶ τῶν ἐν μέσῳ καὶ πεζῶν τούτων ῥημάτων, καὶ τῆς τῶν πολλῶν χρήσεως, ἢ τοῦ κομψοῦ τε καὶ ὑπεραίροντος;

et les mesures et les poids, et la tactique et l'art de la guerre, à qui cela appartient-il?... Ou faudra-t-il nous frustrer de tout cela, et nous imposer le supplice du geai, c'est-à-dire nous rendre difformes en nous dépouillant du plumage d'autrui (1)?...

On le voit, Grégoire ne dédaigne pas de faire appel à l'érudition historique pour démontrer que les lettres, les sciences et les arts ne sont pas le bien exclusif de ce paganisme que l'on en est venu à désigner abusivement sous le nom d'hellénisme. C'est dire qu'en fait il peut y avoir et qu'il y a un hellénisme chrétien.

De l'existence de cet hellénisme chrétien, le premier discours de Grégoire contre Julien suffirait seul à fournir la preuve la plus authentique. Il unit admirablement à une riche documentation biblique quantité de réminiscences classiques du meilleur aloi, où le distingué lauréat d'Athènes ne brille pas moins que le docteur théologien. Il en appelle à Homère et à ses « merveilleux poèmes » (2), aux Platon et aux Chrysippe (3), aux péripatéticiens et aux stoïciens, non moins qu'aux apôtres et aux martyrs, aux prophètes et aux évangélistes (4) ou, pour citer l'une de ses plus fières expressions, « au glorieux héritage du Christ » (5). Il a conscience du réel talent littéraire qu'il lui faut pour stigmatiser comme elle le mérite, aux yeux de la postérité, la tentative impie de Julien.

Qui me donnera, s'écrie-t-il, les loisirs et la langue d'Hérodote ou de Thucydide pour livrer aux temps à venir la scélératesse de cet homme, et pour graver comme sur une colonne, pour ceux qui viendront après nous, les faits de notre époque?...

Il est clair que Grégoire est un tenant convaincu de la théorie et de la pratique des belles lettres chrétiennes.

Cette conviction, il la partage avec celui qui fut son ami d'Athènes et de toujours, saint Basile.

Au cours du second discours *Contre Julien*, résumant à un endroit

(1) *Contra Julianum*, I, 107, col. 641-644. Σὸν τὸ Ἑλληνίζειν; εἰπέ μοι... Ἡ πᾶσα στέρεσθαι τούτων ἀνάγκη, καὶ τὸ τοῦ κολοιοῦ πάσχειν, γυμνοὺς εἶναι τῶν ἀλλοτρίων περιαιρεθέντας πτερῶν καὶ ἀσχήμονας;

(2) I, 116, col. 653. Ὅμηρον δὲ ποῦ θήσεις;... Ἀμφότερα γὰρ εὑρήσεις ἐν τοῖς θαυμασίοις αὐτοῦ ποιήμασι...

(3) I, 43, col. 568. Ταῦτα Πλάτωνες αὐτόν, καὶ Χρύσιπποι, καὶ ὁ λαμπρὸς, Περίπατος, καὶ ἡ σεμνὴ Στοά, καὶ οἱ τὰ κομψὰ λαρυγγίζοντες ἐξεπαίδευσαν...

(4) Voir, par exemple, I, 69, col. 589.

(5) I, 67, col. 588-589. Σὺ κατὰ τῆς μεγάλης τοῦ Χριστοῦ κληρονομίας;... ἣν προφῆται συνέπηξαν, καὶ ἀπόστολοι συνέδησαν, καὶ εὐαγγελισταὶ κατηρτίσαντο;

la portée générale de ses triomphantes invectives, Grégoire associe le nom de Basile au sien propre :

Voilà, s'écrie-t-il en employant ironiquement une expression homérique (*Odyssée*, XXII, vers 290), voilà ce que t'envoient ceux que, par ta grande et merveilleuse législation, tu prétendais exclure de la culture des lettres. Tu le vois, nous ne pouvions garder à jamais le silence..., mais nous devions au contraire élever librement la voix et te convaincre de ta folie. Aucun expédient ne saurait empêcher les cataractes du Nil de tomber d'Éthiopie en Égypte, ni arrêter les rayons du soleil, même s'ils sont pour un instant cachés par un nuage, ni non plus enchaîner la langue des chrétiens dans leurs invectives contre vos impiétés. Voilà ce que te mandent Basile et Grégoire, les adversaires et les rivaux de ton entreprise (οἱ τῆς σῆς ἐγχειρήσεως ἀντίθετοι καὶ ἀντίτεχνοι), s'il faut en croire ton propre sentiment et ce que tu cherchais à persuader aux autres... (1)

Écoutons-le maintenant faire la déclaration solennelle de cet humanisme chrétien, dans l'oraison funèbre de l'évêque de Césarée :

Tout homme raisonnable conviendra que de tous les biens à notre portée l'instruction (παίδευσιν) est le principal. Je ne dis pas seulement cette culture plus noble qui est la nôtre, qui dédaigne l'élégance et l'éclat des discours pour ne s'attacher qu'aux choses du salut et à la beauté des idées; mais aussi celle du dehors, que beaucoup de chrétiens (οἱ πολλοὶ τῶν Χριστιανῶν) mal inspirés méprisent comme perfide, dangereuse et propre à éloigner de Dieu... (2) De celle-ci nous cueillons ce qui est utile pour la vie et pour l'agrément (ἀπόλαυσιν); ce qui est dangereux, nous l'écartons. Car nous ne sommes pas comme les insensés qui mettent la nature en révolte contre le Créateur; nous, au contraire, saisissant le Créateur par les créatures, nous assujettissons toute pensée au Christ, selon le mot de l'apôtre (*II Cor.* x, 5)... C'est ainsi que de la culture profane nous avons gardé ce qui est recherche et contemplation du vrai; mais ce qui conduit aux démons, et à l'erreur, et à l'abîme de la ruine, nous l'avons écarté. Il n'est pourtant pas jusqu'à ces erreurs mêmes qui ne puissent nous servir à la piété, en nous faisant comprendre le bien par le contraste du mal, en prêtant leur faiblesse à la force de notre doctrine. Le savoir n'est donc pas à condamner parce qu'il plaît à certains de le dire; ceux qui soutiennent ce sentiment sont, au contraire, à tenir pour des maladroits et des ignorants qui voudraient que tout le monde leur ressemblât pour cacher dans la masse leur insuffisance personnelle et échapper au reproche de manque d'instruction (3).

(1) *Contra Iulianum*, II, 30, col. 716.
(2) Sur ce passage, voir CROISET, *Hist. de la littér. grecque*, t. V, p. 937-938.
(3) *In laudem Basilii, Magni*, 11; *P. G.*, t. XXXVI, col. 508-509... Οὔκουν ἀτιμαστέον

Grégoire pose si bien ces principes en *leitmotiv* de sa propre vie intellectuelle et de celle de son illustre ami, qu'immédiatement après ces déclarations il revient à son héros, avec cette simple formule de transition : « Ceci étant établi et convenu, voyons maintenant ce qui concerne notre défunt. » (1)

L'hellénisme chrétien de saint Basile.

De fait, chacun sait que l'homélie de saint Basile aux étudiants a la valeur d'un véritable manifeste d'humanisme chrétien, énoncé par un évêque qui est un théologien et un maître éminent de morale chrétienne (2). Saint Basile est à bon droit considéré comme le plus classique des Pères grecs, dont la manière se caractérise par cette élégante sobriété qui est le grand travail du style véritable et qu'il définissait lui-même par la formule πολλὰ ἐν ὀλίγοις appliquée à la concision des livres sacrés (3), mais énoncée avec la valeur d'un programme littéraire. Toute son œuvre atteste à quel point son esprit est imprégné non seulement de la moelle de l'Écriture Sainte, mais aussi de la pensée antique.

Le platonisme, le péripatétisme, l'éclectisme d'Alexandrie, toutes ces variétés de la pensée métaphysique de l'antiquité sont évidemment familières à l'esprit de l'écrivain ; il y emprunte à tout instant des idées, des explications, des définitions (4).

Par ailleurs, ses écrits moraux révèlent la fréquentation assidue des écoles stoïciennes. En définitive, le génie de saint Basile peut se résumer en une harmonieuse plénitude réunissant de la manière la plus parfaite l'hellénisme et le christianisme (5).

A une époque où l'Évangile allait prendre définitivement dans la civilisation grecque la place du paganisme effondré et de la philosophie impuis-

---

τὴν παίδευσιν, ὅτι τοῦτο δοκεῖ τισιν· ἀλλὰ σκαιοὺς καὶ ἀπαιδεύτους ὑπολῃπτέον τοὺς οὕτως ἔχοντας, οἳ βούλοιντ' ἂν ἅπαντας εἶναι καθ' ἑαυτούς, ἵν' ἐν τῷ κοινῷ τὸ κατ' αὐτοὺς κρύπτηται καὶ τοὺς τῆς ἀπαιδευσίας ἐλέγχους διαδιδράσκωσιν.

(1) *Ibid.*, col. 509. Ἐπεὶ δὲ τοῦτο ὑπεθέμεθα καὶ ἀνωμολογησάμεθα, φέρε, τὰ κατ' αὐτὸν θεωρήσωμεν.

Ces pages étaient écrites et livrées à l'impression, quand a paru chez Beauchesne (Paris, 1930) le volume de E. Fleury : *Hellénisme et christianisme, Saint Grégoire de Nazianze et son temps* (Collection « Etudes de théologie historique »), XII-382 pages. L'hellénisme chrétien de saint Grègoire de Nazianze y est étudié dans toute son ampleur.

(2) S. Basile, *Ad adolescentes de legendis libris gentilium*, *P. G.*, t. XXXI, col. 564-589.

(3) Hom. III, 1, *P. G.*, t. XXXI, col. 200.

(4) A. de Broglie, *L'Eglise et l'empire romain au* IV^e^ *siècle*, Paris, 1866, t. IV, p. 230.

(5) Voir F. Cayré, *Précis de Patrologie*, t. I, Paris, Desclée, 1927, p. 399.

sante, la tâche de saint Basile fut de réaliser entre l'hellénisme et le christianisme, sur le terrain pratique de l'action et de la vie, la fusion dont le besoin se faisait sentir. Également pénétré des deux cultures, il sut pour ainsi dire en extraire l'essence. De l'hellénisme il retint en moraliste le noble vêtement et le fond d'éternelle sagesse; du christianisme il dégagea les doctrines sublimes et plus encore le mysticisme ardent qui en fait l'âme : ces éléments réunis devaient produire un des spécimens les plus achevés de philosophie chrétienne (1).

L'homélie « aux jeunes gens sur la manière de lire avec fruit les ouvrages des Grecs », véritable testament de son expérience pédagogique, montre plus spécialement *ex professo* « combien fut complète en saint Basile la fusion de l'esprit chrétien et de la culture profane. Non seulement il se pose en homme de goût qui connaît ses classiques et aime les citer; mais il les transpose en chrétien et ne dédaigne pas jusque dans l'expression de l'idéal évangélique les réminiscences opportunes et le style même du lettré » (2).

Si connu que soit ce discours de l'évêque de Césarée, il nous paraît utile d'en rappeler ici les grandes lignes pour saisir le lecteur de tous les éléments d'une argumentation qui dans l'espèce est capitale, mais dont la portée réelle semble encore échapper parfois à tel critique de valeur.

Dès les premiers mots de l'exorde, le saint Docteur affirme sans ambages son intention de proposer à ses jeunes auditeurs « les conseils qu'il juge les meilleurs et de nature à leur être le plus utiles » (3). Pareille déclaration initiale d'ordre moral et pratique, tombée des lèvres d'un pontife docteur de sainteté, relève singulièrement la portée du manifeste qui va suivre. Basile fait d'ailleurs appel à son expérience déjà longue et ne craint pas d'ajouter :

Ne vous étonnez pas, quoique vous fréquentiez chaque jour les professeurs et que vous viviez dans le commerce des meilleurs d'entre les anciens par les écrits qu'ils nous ont laissés, ne vous étonnez pas de m'entendre vous dire que vous trouverez encore plus de profit auprès de moi. Je viens justement vous donner le conseil de ne pas vous abandonner entièrement à vos professeurs comme aux pilotes de votre navire, ni de les

(1) J. RIVIÈRE, *Saint Basile*, dans la collection « Les moralistes chrétiens », Paris, Lecoffre-Gabalda, 1925, p. 21.

(2) J. RIVIÈRE, *op. cit.*, p. 123.

(3) *P. G.*, t. XXXI, col. 564 A : ξυμβουλεῦσαι ὑμῖν... ἃ βέλτιστα εἶναι κρίνω καὶ ἃ ξυνοίσειν ὑμῖν ἑλομένοις πεπίστευκα.

suivre partout où ils vous conduiraient. Recueillez de leur bouche tout ce qui est utile, mais sachez aussi ce qu'il faut laisser de côté (1).

Un peu plus loin, précisant la formule chrétienne de cette règle générale, l'orateur reprend :

Tout ce qui peut contribuer pour nous à l'acquisition de l'autre vie, cela, nous disons qu'il faut l'aimer et le poursuivre de toutes nos forces; ce qui ne peut aucunement atteindre cette autre vie, nous devons le dédaigner (2).

Pour appliquer tout de suite ce principe aux études profanes, n'hésitons pas à affirmer que celles-ci peuvent nous servir comme de premier degré pour nous élever ensuite plus haut.

Les vrais guides à la vie éternelle, ce sont les Livres Saints, qui nous instruisent par les mystères. Mais tant que l'âge ne nous permet pas de pénétrer la profondeur de leur enseignement, nous pouvons en contempler l'ombre et comme le reflet en d'autres écrits, qui ne leur sont pas de tous points opposés... (3)

Pour nous préparer au combat de la vie, « il nous faut tout faire et travailler de tout notre pouvoir, fréquenter et les poètes, et les prosateurs, et les orateurs, et tous les hommes d'où nous peut venir quelque utilité pour le soin de notre âme... » Les études profanes jouent alors le rôle de « cette première couche de couleur que les teinturiers mettent sur les étoffes avant d'y appliquer l'éclat de la pourpre » (4). Autre formule à noter :

S'il y a quelque affinité entre les deux littératures, il nous est opportun d'en avoir connaissance; sinon, tout au moins les mettre en parallèle et constater leur diversité n'est point un mince avantage pour la confirmation de celle qui est la meilleure.

La sagesse profane peut être comparée à la feuille de l'arbre dont la vérité sacrée est le fruit; mais avant de savourer le fruit, il est permis de s'asseoir à l'ombre du feuillage. C'est ainsi que Moïse se laissa instruire par des Égyptiens, et Daniel par des Chaldéens, avant de s'élever à la contemplation de l'Être substantiel.

« C'est assez dire — constate l'orateur — que ces études profanes

(1) Col. 565 B.
(2) Col. 565 C.
(3) Col. 565 D. ἐν ἑτέροις οὐ πάντη διεστηκόσιν.
(4) Col. 568 A-B.

ne sont pas chose inutile aux âmes : reste à savoir comment il faut s'y donner. » (1)

Viennent alors des avis plus précis sur la méthode à suivre dans la lecture des poètes (2), des fables mythologiques (3), des historiens (4), des orateurs (5). Qu'il s'agisse des uns ou des autres, « nous accepterons surtout d'eux ce en quoi ils ont loué la vertu et repoussé le vice ». Dans l'utilisation de ces écrits, nous devons donc imiter complètement les abeilles.

Celles-ci ni ne s'arrêtent également sur toutes les fleurs, ni ne s'efforcent de prendre absolument tout à celles où elles se posent; mais cueillant ce qui est apte à leur travail, elle laissent de côté le reste. Nous aussi, si nous savons être sages, nous recueillerons dans ces livres ce qui a quelque rapport et quelque affinité avec la vérité, mais nous passerons par-dessus tout le reste. Et de même que sur un rosier, en cueillant la fleur, nous évitons les épines, de même, à travers de tels écrits, nous récolterons l'utile en nous gardant du nuisible (6).

L'utile ne manquera certes pas : car, puisqu'il s'agit de vivre par la vertu, « les louanges de celle-ci ont été maintes fois chantées par les poètes, par les historiens, et beaucoup plus encore par les philosophes... A quelle inspiration imagine-t-on qu'a obéi Hésiode en composant ces fameux vers que tout le monde déclame, sinon d'exercer les jeunes gens à la vertu?... » (7)

La mention d'Homère, parmi ces panégyristes païens de la vertu, est spécialement savoureuse. Basile fait appel à un souvenir de son éducation personnelle et s'appuie sur l'autorité d'un commentateur d'Homère qu'il a dû compter au nombre de ses maîtres.

« Selon ce que j'ai appris d'un homme expert à pénétrer la pensée du poète, toute la poésie est, même pour Homère, louange de la vertu, et chez lui tout y porte, hormis peut-être tel détail... » Et, rappellant avec une admirable candeur le récit du naufrage d'Ulysse, on nous montre le héros « couvert de la vertu comme d'un vêtement » (8).

Si bien, ajoutait l'interprète de la pensée du poète, qu'il me semble

(1) Col. 568 C.
(2) Col. 568 C-569 A.
(3) Col. 569 B.
(4) Col. 569 B.
(5) Col. 569 B.
(6) Col. 569 C.
(7) Col. 572 A.
(8) Col. 572 B.-C.

presque entendre Homère nous crier : « Appliquez-vous à la vertu, puisqu'elle surnage avec Ulysse naufragé et que, dans le dénuement où il est jeté sur la côte, elle le rend plus vénérable que les riches Phéaciens. »

Basile fait bien entièrement sienne cette interprétation morale, puisqu'il la généralise pour conclure. « C'est ainsi, en effet, que vont les choses... Seule, entre tous les biens, la vertu est inaliénable, subsistant à la vie et à la mort. » (1)

Suivent des citations — en ce même sens — de Solon, de Théognide, de Prodicos le sophiste « qui mérite qu'on lui prête attention, car c'est un auteur point négligeable » (2), et dont Basile signale ici le récit de la fameuse vision d'Hercule; puis d'Euripide (3), de Platon, de Périclès, d'Euclide de Mégare, de Socrate, d'Alexandre, etc., avec toute une série d'exemples vertueux donnés par maints personnages du paganisme, et qui suggèrent à l'orateur chrétien cette sage réflexion : « De telles actions portant au même but que les nôtres, je déclare qu'il y a un réel intérêt à imiter de tels hommes. »

Après quoi, Basile revient de nouveau à la règle pratique par où il a commencé : dans les auteurs païens, « il ne faut pas tout prendre d'affilée, mais seulement l'utile » (4).

Il n'est pas jusqu'à la musique et la gymnastique qui ne soient d'importants éléments de formation pour nous, comme elles l'étaient pour les anciens (5), à condition, selon la remarque de Platon qu'il nous suffit de christianiser, « de n'accorder au corps pas plus qu'il n'est nécessaire pour le faire prêter ses services à la philosophie » (6).

Les étudiants d'aujourd'hui doivent être demain des hommes de caractère, et ne pas flotter au caprice des vents contraires ou changer constamment de couleur au contact des hommes et des choses comme le caméléon (7). « Cette science-là, nulle part nous ne l'apprendrons mieux que dans nos livres sacrés; mais nous pouvons cependant esquisser, d'après les lettres profanes, un premier dessin de la vertu en ce monde. » Semblables aux grands fleuves qui se gros-

(1) Col. 572 D.
(2) Col. 573 A.
(3) Col. 576 A-D.
(4) Col. 577 B.
(5) Col. 580 A-B « ... Tant l'exercice fournit de puissance pour atteindre le but, aussi bien en musique que dans les luttes de gymnastes! »
(6) Col. 584 B.
(7) Col. 588 A B.

sissent d'un grand nombre de ruisseaux, nous devons tirer notre profit de l'une et de l'autre cultures. On connaît le mot de Bias, un des sept sages, à son fils qui, partant pour l'Égypte, lui demandait qu'est-ce qu'il pouvait faire pour lui être le plus agréable.

T'assurer un viatique pour la vieillesse, répondit-il, entendant par là le viatique de la vertu, et décrivant celle-ci en une brève formule comme la grande ressource de la vie humaine... Pour vous assurer le viatique de la vie immortelle, combien plus ne devez-vous pas recourir à tous les moyens et ne vous épargner aucun labeur!... (1)

Enfin, pour terminer sur une comparaison touchant au domaine de la médecine, Basile exhorte ses auditeurs à se garantir d'avance une bonne santé morale « en ne négligeant pas ceux qui pensent bien » (2).

De cette analyse du discours aux jeunes, comme de tout l'ensemble de l'œuvre de saint Basile, il ressort avec évidence que l'évêque de Césarée est bien l'helléniste chrétien, au sens le plus vrai et le meilleur du mot, qu'admirait déjà son ami Grégoire de Nazianze quand il disait : « Lorsque je prends ses traités moraux et pratiques, mon corps et mon âme se purifient..., son souffle met en moi un rythme d'harmonie... » (3)

L'hellénisme chrétien de saint Jean Chrysostome.

Le même « rythme d'harmonie » pourrait caractériser également saint Jean Chrysostome, vrai classique lui aussi dans le sens exquis de la mesure, la lucidité de la pensée et la limpidité d'une langue impeccable, malgré l'intensité du sentiment et l'éclat de l'imagination (4).

Entre autres écrits où l'on peut saisir sur le vif non seulement les traces de la culture classique en cet illustre disciple de Libanios, mais encore la théorie de son influence sur l'éducation, il faut lire les *Discours contre les adversaires de la vie religieuse* composés vers 375-376. L'humanisme de ce « Grec devenu chrétien », pour citer

(1) Col. 588 B C.

(2) Col. 589 A : μὴ τοὺς ὀρθῶς ἔχοντας τῶν λογισμῶν ἀποφεύγοντας.

(3) Greg. Naz., *Panégyr. de saint Basile*, 67, *P. G.*, t. XXXVI, col. 585. Ὅταν ἠθικοῖς λόγοις καὶ πρακτικοῖς, καθαίρομαι ψυχὴν καὶ σῶμα, καὶ ναὸς Θεοῦ γίνομαι δεκτικός, καὶ ὄργανον κρουόμενον πνεύματι, καὶ θείας ὑμνῳδὸν δόξης τε καὶ δυνάμεως· τούτῳ μεθαρμόζομαι καὶ ῥυθμίζομαι, καὶ ἄλλος ἐξ ἄλλου γίνομαι, τὴν θείαν ἀλλοίωσιν ἀλλοιούμενος.

(4) Cf. Chrys. Baur, O. S. B., *Iohannes Chrysostomus und seine Zeit*, t. I, Munich, 1929, ch. XXIV : « Chrysostomus als Klassizist. Grundsaetzliche Stellung zur Klassizismus », p. 252-266.

l'expression de Villemain, s'y manifeste à maintes reprises, et avec d'autant plus de reliéf que le point de vue moral ou ascétique semblerait à première vue le dédaigner.

Mettant en scène des pères désireux de pousser leurs fils à l'étude des lettres (ὑπὲρ τῆς τῶν λόγων σπουδῆς), il leur prête le raisonnement suivant :

Un tel, de très humble origine, pour s'être assuré le prestige des lettres, a obtenu les plus hautes magistratures, s'est assuré une grande fortune a fait un riche mariage, a construit une magnifique maison, inspire à tous crainte et respect. Un tel, dit quelque autre, pour avoir appris le latin, occupe un poste éclatant au palais impérial, où il dirige et mène toutes choses... (1)

Plus loin (2), saint Jean Chrysostome mentionne cette objection que « les parents les plus modérés » opposent à la vocation monastique de leurs enfants : « qu'ils apprennent d'abord les lettres ; quand ils seront dûment en possession du prestige d'une bonne culture, alors ils pourront aborder cette *philosophie* » qu'est la vie monastique.

L'ascétisme convaincu du saint Docteur réfute cette objection par des arguments d'ordre moral qui tendraient plutôt à sous-estimer la littérature en tant que telle, au bénéfice de l'idée pure. Mais il doit trop à la culture hellénique pour ne pas lui rendre pleine justice. Et pour que nul ne s'y trompe, il nous fait soudain cette confidence :

N'allez pas croire que je pose en règle de laisser les enfants sans instruction. Si l'on me fournit des assurances sur le nécessaire et l'essentiel (entendez : sur la formation morale, la pratique de la vertu, le salut de l'âme), je n'aurai garde d'interdire ce surcroît.

Encore faut-il comprendre comment il peut être question de surcroît : la suite de la phrase fournit l'explication.

De même, en effet, que devant des fondements branlants et une construction en péril de crouler tout entière, il serait de la dernière folie de recourir aux plâtriers et non aux maçons, de même ce serait un zèle intempestif, si les murs sont fermes et sûrs, d'interdire le crépissage (3).

Vient alors, pour corroborer le tout d'un exemple concret et vécu, la charmante histoire du moine pédagogue, qui s'était chargé

(1) *Adversus oppugnatores vitae monasticae*, l. III, n° 5, *in fine*, *P. G.*, t. XLVII, col. 357.
(2) *Ibid.*, n° 11.
(3) *Ibid.*, n° 12, col. 368.

de l'éducation d'un jeune homme de très riche famille à Antioche (1). Comme Jean manifestait à ce moine son étonnement de le voir quitter la solitude pour se faire précepteur, celui-ci lui expliqua longuement toute l'affaire. Le père, officier de valeur, mais dur de caractère et uniquement passionné des choses de ce monde, ne rêvait pour son fils que la gloire militaire. La mère, toute douceur et modestie, principalement préoccupée des choses du ciel et du salut, redoutait les dangers que la carrière des armes ferait courir à l'âme de son enfant, et souhaitait, au contraire, de le voir mener avec ferveur la vie monastique. Toutefois, pour ne pas heurter directement les ambitions du père, sans rien dire de ses projets maternels, elle avait résolu d'assurer tout d'abord à son fils une solide éducation intellectuelle et religieuse, et c'est pourquoi elle avait supplié un moine très instruit d'accepter cette mission sacrée. Le jeune homme avait l'âme si droite et si bonne, qu'il ne tarda pas à désirer la vie monastique au point de vouloir s'enfuir au désert. Le professeur dut user de son influence pour lui persuader de rester à la maison et de continuer ses études (2), afin de ne point provoquer la colère de son père et compromettre par là même la réalisation de ses meilleures aspirations. Le résultat fut que l'élève réussit à concilier parfaitement les pratiques d'un véritable ascétisme intérieur (3) avec une haute culture littéraire (4) et avec les obligations de son milieu social : si bien que non seulement le père n'eut rien à lui reprocher, mais encore que ses exemples attirèrent au même genre de vie plusieurs de ses compagnons et de ses amis.

L'histoire de ce jeune homme est un idéal trop rarement réalisable. Elle nous permet, du moins, de mieux saisir comment saint Jean Chrysostome lui-même concevait les rapports intimes entre la culture intellectuelle et la culture morale chrétienne. Il nous en fait, pour finir, la déclaration explicite :

Ainsi donc, si l'on me présentait aujourd'hui une âme comme celle-là, avec un pareil pédagogue, et que l'on me promît de prendre de même toutes les précautions nécessaires, je serais le premier à souhaiter, mille

(1) *Ibid.*, n° 12, col. 368-370.
(2) Col. 370, l. 3. A remarquer l'expression : τῆς τῶν λόγων ἔχεσθαι σπουδῆς.
(3) Col. 370, l. 29 : πολλὴν ἔχων ἐγκεκρυμμένην τὴν φιλοσοφίαν.
(4) Expressions à noter, col. 370, l. 35 : καὶ γὰρ ὧν ὀξὺς μαθήματα προσλαβεῖν, τῇ μὲν ἔξωθεν παιδεύσει βραχὺ τῆς ἡμέρας ἀπένειμε μέρος, τὸ δὲ λοιπὸν ἅπαν εὐχαῖς συνεχέσι καὶ βιβλίοις ἀνέκειτο θείοις...

fois plus encore que les parents eux-mêmes, qu'une telle éducation lui fût donnée (1).

Il s'agit manifestement, pour notre Saint, d'assurer avant tout le salut de l'âme. Si cette condition essentielle est garantie, rien ne s'oppose à l'étude des lettres la plus approfondie. Il le répète à nouveau quelques lignes plus loin. Si le résultat moral peut être atteint de part et d'autre, c'est-à-dire par la fréquentation des écoles aussi bien que par le moyen de la vie monastique, alors je veux bien aussi qu'on recoure au savoir. Ἂν μὲν ἑκατέρωθεν συμβαίνῃ, κἀγὼ βούλομαι (2). L'insistance du saint Docteur a, au surplus, l'avantage de nous montrer l'importance pratique que les familles et la société chrétiennes attachaient à la culture littéraire pour l'éducation des enfants et la préparation de leur avenir (3). Or, c'est là une attestation fort intéressante du triomphe définitif de l'hellénisme chrétien. On a pu également noter, au passage, le rapport étroit qui, dans l'esprit des parents, relie cette culture hellénique avec le rôle social de chacun dans la vie politique, militaire, administrative. Il est frappant qu'une telle mentalité se laisse saisir avec un si vigoureux relief à Antioche dès l'année 376. Nous aurons à appuyer tout à l'heure sur cet élément très concret et très caractéristique de l'hellénisme nouveau qu'est le byzantinisme. Il suffit d'en avoir signalé de tels indices dans les œuvres du grand docteur antiochien destiné à illustrer de tant d'éclat le siège épiscopal de Constantinople.

Il y aurait à relever aussi l'hellénisme de saint Grégoire de Nysse, le frère plus jeune de saint Basile (4).

D'ailleurs, ainsi qu'on l'a très justement remarqué (5), les grands écrivains ecclésiastiques des IVe et Ve siècles sont tous disciples des sophistes renommés de l'époque.

---

(1) Col. 370, 9e ligne avant la fin : Ὥστε εἴ τίς μοι ψυχὴν καὶ νῦν ἐδείκνυ τοιαύτην, καὶ παιδαγωγὸν παρεῖχε τοιοῦτον, καὶ τὰ ἄλλα πάντα ὁμοίως ἐπιμελεῖσθαι ἐπηγγείλατο, μυριάκις ἂν ἠξάμην τοῦτο γενέσθαι μᾶλλον τῶν γεννησαμένων αὐτῶν.

(2) N° 13, col. 371, *init.*

(3) *Ibid.*, n° 13, *init.*, col. 371. Ἐπεὶ δὲ πολλοὶ τῶν πατέρων, ἕκαστος ἔγκειται τὸν υἱὸν ἐπιθυμῶν ἐν λόγοις ζῶντα ὁρᾶν, ὡς ἀκριβῶς εἰδὼς ὅτι πρὸς τὸ τέλος πάντως ἥξει τῶν λόγων...

Cf. *ibid.*, n° 19, où saint Jean Chrysostome a encore recours aux exemples de la vie courante pour signaler le zèle des parents à favoriser les succès littéraires de leurs enfants ou à leur assurer une place honorable dans les armées impériales : ... ἐν τῇ τῶν λόγων δυνάμει· καὶ βασιλεῖ δὲ στρατεύοντας τοὺς υἱεῖς..., τὴν ἀρχὴν ἐπιβῆναι τῶν βασιλείων...

(4) Voir L. MÉRIDIER, *L'influence de la seconde sophistique sur l'œuvre de Grégoire de Nysse* (Rennes, 1906).

(5) NORDEN, *Die antike Kunstprosa*, Leipzig, 1898, t. II, p. 529 sq.; L. MÉRIDIER, *op. cit.*, p. 4, 58.

Grégoire de Nazianze et Basile vont étudier à Athènes à l'école d'Himérios. Basile entend Libanios à Constantinople. Jean Chrysostome est élève de Libanios; Sozomène rapporte le mot de Libanios disant à son lit de mort que Jean eût été son successeur si les chrétiens ne le lui avaient enlevé. Quelques-uns ne se bornent pas à recevoir de la sophistique cette culture profane: ils professent eux-mêmes l'éloquence avant de se vouer à l'église : tel est le cas de Basile et de son frère Grégoire. Jean Chrysostome fait applaudir à Antioche, en qualité d'avocat, l'élève de Libanios avant de se tourner vers la vie religieuse, Enfin, ils restent le plus souvent en correspondance avec leurs maîtres païens, et ces relations attestent la solidité d'un lien qui n'a pour résister à des divergences souvent absolues de croyances et d'attitudes qu'une communauté d'enthousiasmes littéraires (1).

Le fait est donc certain de la réconciliation des deux éléments, chrétien et païen, dans les Pères du IVe siècle. Mais s'il en est ainsi en fait, l'aveu n'en est pas toujours nettement formulé, et il n'est même point rare que leur « attitude de détachement et de dédain » à l'égard de la culture profane n'inspire aux écrivains ecclésiastiques des contradictions apparemment assez flagrantes.

Nous avons noté cet état d'esprit pour saint Jean Chrysostome. On en relève de nombreux témoignages chez saint Basile et saint Grégoire de Nysse, voire chez Synésios, tout comme chez les Latins Jérôme et Augustin (2).

En réalité, la vérité était déjà énoncée par Libanios lorsqu'il adressait cette réponse aux déclarations de saint Basile :

... Quant aux livres qui continuent à être les nôtres et qui commencèrent par être les vôtres, les racines en subsistent et subsisteront [en vous] tant que vous vivrez; et il n'est pas de temps qui puisse jamais les retrancher, même si vous ne les arrosez point (3).

L'œuvre littéraire chrétienne des Apollinaires.

La législation scolaire de Julien, qui provoqua les vibrantes professions de foi humanistes de saint Grégoire et de saint Basile, qui s'explique, psychologiquement, par la diffusion de la culture dans la société chrétienne contemporaine des docteurs cappadociens

(1) L. MÉRIDIER, *op. cit.*, p. 4-5. Le R. P. Chrysostome Baur, *op. cit.*, n'admet pas que saint Jean Chrysostome ait jamais exercé la profession d'avocat; mais nul ne saurait mettre en doute qu'il ait été élève de Libanios.

(2) Voir NORDEN, *op. cit.*, p. 529-531 ; L. MÉRIDIER, *op. cit.*, p. 58-60.

(3) S. BASIL., *ep.* CCCXL. *P. G.*, t. XXXII, col. 1085 C.

et de saint Jean Chrysostome, occasionna aussi, on le sait, une manifestation littéraire d'un autre genre, que l'on a coutume de dédaigner comme artificielle et sans importance, mais qui, au point de vue spécial des débuts du byzantinisme, ne nous semble pas dénuée de portée. Il s'agit de la tentative faite par les deux Apollinaires, père et fils, pour remplacer les classiques païens par des classiques chrétiens improvisés.

Comme nous ne possédons plus les œuvres jaillies de cette initiative, il est impossible de prononcer sur leur compte un jugement sans appel. Sozomène, qui se montre fort bien renseigné au sujet des Apollinaires, en fait grand cas : il les place même très haut au-dessus des anciens dont Apollinaire, à lui seul, a cumulé les mérites (1). Socrate, au contraire, en attestant que cette littérature est déjà perdue, paraît se résigner sans chagrin à sa disparition (2). Cette double attitude peut également se justifier. Le fait est sûr : à savoir que les Apollinaires — sans qu'il soit possible de délimiter nettement la part du père et celle du fils — rédigèrent toute une série d'ouvrages : une *Grammaire*, dont tous les exemples étaient empruntés au christianisme; un poème en 24 chants, à la manière homérique, racontant, sous le titre d'*Archéologie hébraïque*, l'histoire sacrée depuis la création jusqu'à Saül; des *Dialogues* concernant les Épîtres et les Évangiles sur le mode des *Dialogues* de Platon; des poèmes lyriques à la manière de Pindare; des poèmes dramatiques à la façon d'Euripide; voire des comédies sur le modèle de Ménandre (3).

L'essai ne manquait pas d'audace, puisque tous les genres étaient représentés et christianisés. C'est précisément cette christianisation des divers genres littéraires qui nous intéresse, si artificielle qu'ait pu être sa subite éclosion.

Il est très vrai que ces productions n'ont guère survécu à l'abrogation, survenue dès le 11 janvier 364, de la loi de Julien (4). Peut-être, d'ailleurs, la passion soulevée par l'hérésie apollinariste n'a-t-elle pas été entièrement étrangère à leur disparition. En tout cas, si la victoire du bon sens, en laissant aux chrétiens le droit d'utiliser les écrivains profanes, rendit pratiquement inutiles les

(1) SOZOMÈNE, *Hist. eccl.* V, 18, *P. G.*, t. LXVII, col. 1269-1272.
(2) SOCRATE, *Hist. eccl.*, III, 16.
(3) SOZOMÈNE, *H. E.*, V, 18, col. 1269 C.
(4) Cod. Theodos., XIII, III, 6, 11. Cf. J. BIDEZ, *L'empereur Julien, Lettres et fragments*, Paris, 1924, p. 46.

hâtives élucubrations des Apollinaires, leur effort n'en demeure pas moins significatif, eu égard surtout aux témoignages concordants qui font d'Apollinaire le Jeune un véritable émule des deux grands Cappadociens.

Saint Épiphane, en le cataloguant parmi les hérésiarques de son *Panarium*, reconnaît que « c'était un homme d'une culture peu commune, à commencer par les lettres et la pensée helléniques, en continuant par la dialectique et la sophistique »; de vie vénérable d'ailleurs, ajoute-t-il, jusqu'au temps de son hérésie (1). Saint Basile, qui, lui aussi, stigmatise Apollinaire comme hérétique, dans sa lettre aux Occidentaux, et qui gémit de constater que l'évêque de Laodicée en soit venu à attrister si gravement l'Église, lui reconnaît « une étonnante facilité de composition lui permettant d'adapter la langue à n'importe quel sujet, et qui l'a amené à remplir l'univers de ses ouvrages » (2). Assurément, il s'agit ici de ses écrits théologiques. Mais du simple point de vue littéraire, l'appréciation de saint Basile n'est point banale et mérite d'être retenue.

De fait, l'historien Philostorge, qui sera transcrit par Suidas et par d'autres Byzantins, met positivement Apollinaire en parallèle avec Basile et Grégoire :

Ces trois hommes, dit-il, avaient atteint un tel degré de culture profane et sacrée, qu'elle avait développé en eux une mémoire des plus heureuses. Ils possédaient une sagesse consommée : mais Apollinaire surtout, car ce dernier était à même d'entendre l'hébreu. Tous trois étaient habiles à composer, chacun à sa manière : Apollinaire avait de beaucoup le style le meilleur pour le genre commentaire; Basile était très brillant dans le panégyrique; chez Grégoire, comparé à l'un et à l'autre, le discours avait

---

(1) S. Epiphane, *Adv. Haer*, LXXVII, 24, *P. G.*, t. XLII, col. 676 D.

(2) S. Basile, CCLXIII, n° 4, *P. G.*, t. XXXII, col. 980 B C : Ἀπολινάριος, οὐ μικρῶς καὶ αὐτὸς τὰς ἐκκλησίας παραλυπῶν· τῇ γὰρ τοῦ γράφειν εὐκολίᾳ πρὸς πᾶσαν ὑπόθεσιν ἔχων ἀρκοῦσαν αὐτῷ τὴν γλῶσσαν, ἐνέπλησε μὲν τῶν ἑαυτοῦ συνταγμάτων τὴν οἰκουμένην...

Dans ce même passage, saint Basile reproche, entre autres choses, à Apollinaire le Jeune une méthode théologique s'attachant plus aux démonstrations humaines qu'aux preuves scripturaires : ἐστι μὲν οὖν αὐτοῦ καὶ τὰ τῆς θεολογίας οὐκ ἐκ γραφικῶν ἀποδείξεων. ἀλλ' ἐξ ἀνθρωπίνων ἀφορμῶν τὴν κατασκευὴν ἔχοντα... Tendance à noter pour l'histoire du mouvement intellectuel et pour les rapports entre la philosophie et la théologie.

Dans une autre lettre, ep. CCXLIV, n° 3, col. 916, l'évêque de Césarée parle d'Apollinaire en termes plutôt favorables, et précisément en réponse à l'accusation d'avoir été en correspondance avec lui : « Quant à Apollinaire, je ne l'ai jamais considéré comme un ennemi; il est même des choses dans lesquelles j'ai pour lui du respect. Du moins, je ne me suis point lié à cet homme au point d'approuver ses fautes; au contraire, j'ai moi-même des griefs à lui faire, ayant lu quelques-uns de ses ouvrages... Mais je me laisse dire qu'il a été le plus abondant des écrivains, et je n'ai lu que quelques-unes de ses productions, faute de loisir...

une plus grande tendance à la description, il était plus abondant qu'Apollinaire et plus ferme que Basile... (1)

Quelle que soit la portée exacte des caractéristiques octroyées par Philostorge à Grégoire, à Basile et à Apollinaire, ce qui nous intéresse par-dessus tout, c'est qu'un tel parallèle ait été possible.

Même note touchant la haute culture littéraire d'Apollinaire, dans le *Commonitorium* de saint Vincent de Lérins, qui, après avoir rappelé les graves dissensions causées par l'évêque de Laodicée, ajoute pour expliquer son énorme influence : *Sed forsitan eiusmodi ille vir erat qui dignus esset facile contemni? Imo vero tantus ac talis cui nimium cito in plurimis crederetur. Nam quid illo praestantius acumine, exercitatione, doctrina* (2)?

Les historiens Socrate et Sozomène, malgré de légères différences d'appréciation, relèvent l'un et l'autre la valeur d'Apollinaire et son incontestable prestige intellectuel. Sozomène, que tous les critiques s'accordent à reconnaître comme mieux informé à cet égard que Socrate, parce qu'il suit de près la biographie perdue de l'hérésiarque par son disciple Timothée, met en avant, comme premier mobile de la loi scolaire de Julien, le dépit de l'empereur contre la maîtrise manifeste d'hommes tels que le Syrien Apollinaire, muni de la culture la plus variée le rendant apte à toutes sortes d'écrits, et les deux Cappadociens Basile et Grégoire, dont la renommée surpassait celle de tous les orateurs du temps; et tant d'autres savants personnages.

Or, ce même Sozomène, après avoir énuméré les divers genres, épique, lyrique, dramatique et comique, transportés par Apollinaire en plein domaine chrétien, résume et apprécie son œuvre en ces termes:

Bref, empruntant aux divines Écritures les thèmes de l'enseignement universel, il conçut en peu de temps un nombre équivalent de livres qui par le fond et par la forme, par le caractère et la composition, pouvaient rivaliser avec les plus célèbres de l'hellénisme païen. A telle enseigne, que n'était la vénération des hommes pour l'antiquité et leur amour pour les choses habituelles, on louerait l'œuvre d'Apollinaire à l'égal de celle des anciens, et on l'apprendrait. Son talent mérite d'autant plus l'admiration que, parmi les anciens, chacun a cultivé un genre seulement, mais

(1) PHILOSTORGE, *H. E.*, VIII, 11, *P. G.*, t. LXV, col. 564-565. *Philostorgius Kirchengeschichte*, éd. J. BIDEZ, Leipzig, 1913, p. 112-113.

(1) S. VINCENT DE LÉRINS, *Commonitorium*, XI, *P. L.*, t. L, col. 653.

lui s'est exercé à tout et, *dans une nécessité urgente*, s'est approprié l'excellence de chacun (1).

Tout en reconnaissant avec Sozomène les merveilleuses qualités et facilités intellectuelles d'Apollinaire, il nous est difficile de croire que ce grand esprit ait pu, en un très court espace de temps, improviser des chefs-d'œuvre capables de remplacer avantageusement ceux de l'antiquité. C'est en quoi, sans doute, Socrate se montre plus réservé (2). Mais sa réserve, à lui, nous paraît toucher trop au dédain, et peut-être y aurait-il à adopter une attitude de juste milieu. Le lecteur attentif, en effet, ne saurait s'empêcher de remarquer un illogisme assez flagrant entre le début du récit, où Socrate expose, en termes fort élogieux lui aussi, l'œuvre littéraire chrétienne des Apollinaires — fort utile aux chrétiens en son temps et victorieuse du sophisme de Julien (3) — et la conclusion où il déclare assez brutalement qu'une fois révoqué l'édit impérial, les écrits des Apollinaires sont considérés comme inexistants.

Mais la Providence de Dieu a triomphé et de l'effort de ceux-ci et de l'assaut impérial. La loi n'a pas survécu longtemps à l'empereur : et de leurs œuvres on ne tient pas plus compte que si elles n'avaient pas été écrites (4).

L'historien constate que la législation définitivement chrétienne a pour jamais vaincu le tyrannique exclusivisme de Julien, qui avait prêté occasion à l'entreprise d'Apollinaire. Mais, au courant des controverses de son époque, Socrate veut prendre parti dans la querelle des anciens et des modernes qui déjà alors divisait les esprits en deux camps passionnés. Il y va donc de sa petite dissertation sur la théorie des belles-lettres, en termes très sages d'ailleurs, substantiellement conformes aux principes de saint Basile et de saint Grégoire, mais où se trahit pourtant à l'égard d'Apollinaire un excès de rigueur peu en rapport avec l'admiration du début. Toute l'explication se trouve, croyons-nous, dans la manière dont est pré-

(1) SOZOMÈNE, *H. E.*, V, 18, *P. G.*, t. LXVII, col. 1269-1272.

(2) SOCRATE, *H. E.*, III, 16, *P. G.*, t. LXVII, col. 417-424.

(3) Col. 417. 420... χρειώδεις ἑαυτοὺς πρὸς τὸν παρόντα καιρὸν χριστιανοῖς ἀπεδείκνυον... Καὶ παντί μέτρῳ ῥυθμικῷ ἐχρῆτο, ὅπως ἂν μηδεὶς τρόπος τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης τοῖς χριστιανοῖς ἀνήκοος ᾖ... Οὕτω μὲν οὖν τῷ χριστιανισμῷ χρειώδεις φανέντες, τοῦ βασιλέως τὸ σόφισμα διὰ τῶν οἰκείων πόνων ἐνίκησαν.

(4) Col. 420 B. Ἀλλ' ἡ πρόνοια τοῦ Θεοῦ κρείσσων ἐγένετο καὶ τῆς τούτων σπουδῆς καὶ τῆς τοῦ βασιλέως ὁρμῆς. Ὁ μὲν γὰρ νόμος οὐκ εἰς μακρὰν ἀπέσβη τῷ βασιλεῖ· τῶν δὲ οἱ πόνοι ἐν ἴσῳ τοῦ μὴ γραφῆναι λογίζονται.

sentée l'objection de ceux qui auraient volontiers jugé préférable pour les chrétiens l'ignorance totale de la littérature païenne.

Mais, me répliquera non sans violence quelqu'un, comment peux-tu affirmer que cela est survenu par la Providence de Dieu? Que la fin rapide de l'empereur ait servi au christianisme, le fait est évident. Mais l'abandon des poèmes chrétiens des Apollinaires et le retour des chrétiens à l'enseignement de la science hellénique, non, cela n'est plus du tout à l'avantage du christianisme : car la culture hellénique, par son enseignement du polythéisme, est au détriment de la vraie religion (1).

Les esprits chagrins ne manquaient donc pas, au v^e^ siècle encore, qui regrettaient de ne point voir les poèmes d'Apollinaire remplacer définitivement, dans l'éducation des jeunes chrétiens, les écrivains anciens que Julien avait voulu en bannir. Comme le note très justement Paul Allard, « une telle pensée, si elle avait prévalu, n'eût abouti qu'à faire le jeu de Julien, qui n'avait rien tant à cœur que de voir les fidèles se détourner des sources éprouvées où les meilleurs apologistes de la religion avaient trempé leur style et assoupli leur dialectique » (2).

A ces esprits chagrins, chrétiens quelque peu naïfs et étroits, Socrate fait une réponse pleine de bon sens, dont Paul Allard donne cet excellent et très exact résumé :

Jamais le Christ et ses apôtres n'ont rejeté comme dangereuse la sagesse antique. Beaucoup de philosophes approchèrent de la connaissance du vrai Dieu, combattirent efficacement la sophistique de leur temps, prouvèrent contre les épicuriens la Providence divine. Tout ce que l'antiquité a de bon appartient de plein droit à la religion chrétienne, qui est la vérité totale. Même là où les anciens se trompent, ils fournissent à leurs adversaires des moyens de discussion, c'est-à-dire des armes pour combattre leurs erreurs. L'apôtre saint Paul était familier avec les classiques. Dans ses écrits ou dans ses discours, il cite Épiménide, Aratus, Euripide. Les plus célèbres Docteurs de l'Église ont, depuis l'origine du christianisme, suivi la même tradition. On les a vus, jusque dans l'extrême vieillesse, cultiver la science des Grecs, et pour en reconnaître les points faibles, et

(1) Col. 420 B. Remarquez le petit adverbe γοργῶς jeté là comme en passant, et qui nous laisse deviner une vive fermentation des esprits. Ἀλλ' ἐρεῖ τις γοργῶς πρὸς ἡμᾶς ἁπαντῶν· πῶς φῂς προνοίᾳ Θεοῦ ταῦτα γενέσθαι; Τὴν μὲν γὰρ τοῦ βασιλέως ταχεῖαν τελευτὴν λυσιτελῆσαι τῷ χριστιανισμῷ δῆλόν ἐστι. Τὸ δὲ παρερρίφθαι τὰ τῶν Ἀπολιναρίων χριστιανικὰ ποιήματα, καὶ πάλιν τοὺς χριστιανοὺς τῶν Ἑλλήνων μανθάνειν παιδείαν, οὐκέτι τοῦτο λυσιτελεῖν τῷ χριστιανίσμῳ. Πρὸς βλάβης γὰρ εἶναι τὴν ἑλληνικὴν παιδείαν, πολυθείαν διδάσκουσαν.

(2) PAUL ALLARD, *Julien l'Apostat*, t. II, Paris, 1903, p. 371.

pour entretenir en eux-mêmes, par une gymnastique continuelle, l'art de la parole et la vigueur du raisonnement (1).

On reconnaît dans cette remarquable page la substance des arguments fournis par saint Grégoire et par saint Basile, au souvenir desquels, d'ailleurs, Socrate fait implicitement appel en terminant. Mais cette très raisonnable justification de la révocation de l'édit impérial et de l'utilisation chrétienne des anciens classiques ne suffit pas, croyons-nous, à expliquer la disparition si absolue et si rapide de la bibliothèque des Apollinaires, comme dénuée de toute valeur littéraire. C'est, à notre avis, les juger trop sévèrement, de déclarer, sans plus, « que les compositions littéraires des deux écrivains de Laodicée offrirent vraisemblablement les défauts de l'improvisation, joints à ceux du pastiche » (2). Ou, du moins, cela seul ne saurait être une raison suffisante du fait que tout s'en soit perdu en moins d'un siècle : alors surtout que de leur vivant comme après leur mort les Apollinaires avaient de si enthousiastes admirateurs (3).

Quoi qu'il en soit, en définitive, ce qui nous importe ici, c'est de noter que la loi d'ostracisme scolaire promulguée par Julien l'Apostat en 362 marque très nettement une date caractéristique de la littérature grecque chrétienne. Car nous pouvons fort bien, de notre point de vue, concilier entre eux les partisans d'une culture proprement chrétienne à la façon des Apollinaires, avec ceux qui, tels les docteurs cappadociens ou l'historien Socrate, réclament le droit d'utiliser les auteurs anciens comme instruments de formation. De part et d'autre, en dépit des apparences violemment contradictoires, nous nous trouvons en face d'un véritable humanisme chrétien, dont maintes traces se laissent percevoir en remontant le cours des siècles précédents, mais qui, après la première moitié du IVe siècle, se montre comme une éclosion désormais assurée (4).

(1) PAUL ALLARD, *loc. cit.*, Cf. SOCRATE, col. 420-424.

(2) PAUL ALLARD, *op. cit.*, p. 370.

(3) « Le souvenir d'Apollinaire est resté celui d'un homme d'une culture hellénique consommée, jointe à une forte dialectique », écrit Mgr Batiffol, *La littérature grecque chrétienne*, p. 289. On sait que les Apollinaires avaient été l'un et l'autre professeurs de belles-lettres et qu'ils fréquentaient assidûment le rhéteur païen Epiphane. Sozomène, *H. E.*, VI, 25, rapporte même à ce sujet un incident qui fit scandale : l'audition d'une hymne à Bacchus, à laquelle avaient assisté les deux Apollinaires. Dans ces conditions, il paraît difficile d'expliquer leur tentative de poésie chrétienne, indépendamment de l'édit de Julien, et d'y voir seulement, avec A. et M. CROISET, *op. cit.*, t. V, p. 926, « un essai qui avait pour but de soustraire la jeunesse chrétienne à l'influence des auteurs païens ».

(4) Il n'est peut-être pas inutile de rappeler le fait assez significatif de Nonnos de

Le culte de Byzance.

Cette éclosion a une relation toute naturelle avec la nouvelle capitale de l'empire, la Byzance devenue Constantinople. Et ce dernier caractère ne va pas peu contribuer à fixer dans une certaine homogénéité toute la littérature de langue grecque, très diverse dans ses productions, que donneront pendant un millénaire les multiples provinces de l'empire.

Il est curieux de noter déjà, chez saint Grégoire de Nazianze, ce culte de la « nouvelle Rome », centre politique, intellectuel et religieux. Dans son court poème de 381 « aux prêtres de Constantinople et à la ville elle-même », il unit spontanément ce triple aspect (1) :

O prêtres, qui offrez des hosties non sanglantes, qui adorez la grande Unité dans la Trinité! O lois, ô empereurs parés de piété! O glorieuse capitale du grand Constantin! Nouvelle Rome, qui l'emporte autant sur les autres cités que l'emporte sur notre planète le firmament peuplé d'étoiles! C'est à votre noblesse que j'en appellerai des maux ourdis contre moi par l'envie...

Dans le poème qui suit immédiatement, même apostrophe à « la Rome nouvelle, demeure d'autres patriciens [émules de ceux de l'ancienne], cité de Constantin et colonne de l'empire » (2).

Panopolis, auteur d'une épopée toute païenne, *Les Dionysiaques*, avant de devenir, une fois chrétien, auteur d'une Paraphrase versifiée de l'Evangile de saint Jean. Malgré des défauts criants, Nonnos fait figure de vrai poète, et il a eu ce que l'on a appelé son école, dans laquelle on range Tryphiodore, Kyros de Panopolis (poète, préfet du prétoire, consul en 441 et patrice, puis tombé en disgrâce et devenu évêque de Cotyaeon en Phrygie), Colouthos, Musée, et même Georges Pisidès. Le passage des *Dionysiaques* à la Paraphrase du IV^e^ Evangile peut être regardé comme représentatif de toute une période littéraire. En tout cas, l'on doit retenir que Nonnos « devint chrétien sans cesser d'être poète ». (A. et M. CROISET, t. V, p. 1000). Sur Nonnos, voir E. BOUVY, *Poètes et mélodes*, Nîmes, 1886, p. 60-62.

(1) GRÉGOR. NAZ., *Poemata de seipso*, X, v. 1-8, *P. G.*, t. XXXVII, col. 1027.

Ὦ θυσίας πέμποντες ἀναιμάκτους, ἱερῆες,
Καὶ μεγάλης Μονάδος λάτριες ἐν Τριάδι·
Ὦ νόμοι, ὦ βασιλῆες ἐπ' εὐσεβίῃ κομοώντες,
Ὦ Κωνσταντίνου κλεινὸν ἔδος μεγάλου,
Ὁπλοτέρη Ῥώμη, τόσον προφέρουσα πολήων,
Ὁσσάτιον γαίης οὐρανὸς ἀστερόεις·
Ὑμέας εὐγενέας ἐπιβώσομαι, οἷα μ' ἔοργεν
Ὁ φθόνος...

(2) *Poem. de seipso*, XI, v. 15-16, col. 1031. Ῥώμη νεουργής, εὐγενῶν ἄλλων ἔδος, Κωνσταντίνου πόλις τε καὶ στήλη κράτους.

Entre autres exemples significatifs du recours à Byzance et à la cour, il faut citer, à la même époque, c'est-à-dire durant l'épiscopat de saint Jean Chrysostome, ceux que nous signale la vie de saint Porphyre de Gaza, n^os^ 26-62 (*P. G.*, t. LXV, col. 1224-1239).

Sans trouver chez saint Basile et saint Jean Chrysostome des déclarations aussi explicites, on peut y noter, à maintes reprises, la préoccupation de faire de leurs chrétiens les meilleurs citoyens de l'empire.

Le patriotisme byzantin de Synésios.

Moins de vingt ans après que le poète de Nazianze avait ainsi exhalé, avec ses plaintes mélancoliques, son amour de Constantinople, un noble lettré de Cyrène venait lui-même faire un assez long séjour dans la capitale, pour y traiter les affaires de son pays sans cesse menacé par les incursions de peuplades barbares (397-400). Malgré la juste sévérité avec laquelle il a jugé le gouvernement de ce faible héritier de la puissance romaine qu'était Arcadius, et la frivolité d'une cour occupée d'intrigues et de plaisirs beaucoup plus que des nécessités urgentes des provinces, on sent chez Synésios le même culte de l'empire et nous dirions presque, si le mot ne semblait par trop impliquer l'anachronisme, le même sentiment de patriotisme byzantin. C'est ce qui ressort de plusieurs de ses lettres, notamment de celles qu'il adressait à son ami Pylémène. L'une d'elles surtout, écrite en 402 de sa campagne de Cyrénaïque et envoyée à Constantinople, nous offre presque *ex professo* une formule de patriotisme local au service des intérêts communs de l'État (1).

Non, j'en atteste la divinité qui préside à notre amitié, non, mon cher Pylémène, je n'ai jamais songé à railler ton affection pour le pays qui t'a donné le jour! Suis-je moi-même sans patrie et sans foyer (2)? Tu as mal compris ma lettre, et tu m'imputes un tort que je n'ai pas. Tu aimes Héraclée, tu veux être utile à ta ville natale : je t'en loue (3). Ce que je voulais

---

A noter, en outre, que ces recours de saint Porphyre ont trait à des faits qui concernent directement la « fin du paganisme » à Gaza, la destruction des temples païens, la construction d'une magnifique église, la basilique eudoxienne, dont on nous décrit avec enthousiasme la beauté et la grandeur, τὸ κάλλος καὶ τὸ μέγεθος (n°s 81 et 92) : preuve manifeste, entre beaucoup d'autres pour le dire en passant, que le christianisme même le plus ascétique ne refusait pas de s'adapter les splendeurs de l'art antique. L'édifice fut bâti en cinq ans; il comptait trente colonnes, envoyées par l'impératrice Eudoxie. L'hagiographe signale que, le jour de la Dédicace, saint Porphyre fit les choses somptueusement, sans regarder à la dépense, λυσιτελῶς, μὴ φεισάμενος δαπάνης (n° 92). Quoi qu'il en soit de la question littéraire d'auteur, l'ensemble de ces données paraît bien avoir un fond historique. Voir la récente édition de la Vie de saint Porphyre, par H. GRÉGOIRE et A. RUGENER, Paris 1930, collection byzantine Budé.

(1) *Ep. CIII (alias XXXV)*, *P. G.*, t. LXVI, col. 1473-1477.

(2) Col. 1473 A. Οὐχ οὕτως ἄπολις εἰμί τις οὐδὲ ἀνέστιος.

(3) Col. 1473 B. Ἐγὼ γὰρ ὅτι μὲν Ἡρακλείας ἐρᾷς, καὶ πρόθυμος εἰ ποιεῖν τι τὴν πόλιν ἀγαθόν, ἐπαινῶ.

dire, c'est que tu dois préférer la philosophie aux occupations du barreau. Tu sembles croire que tu peux surtout servir Héraclée comme avocat, et non comme philosophe : en effet, pour expliquer comment tu persistes dans tes idées, tu allègues ton amour pour la patrie (1). Je me suis permis de rire non de cet amour, mais de la raison que tu en donnes. Tu te trompes si tu penses qu'en t'attachant au barreau tu vas servir utilement cet amour de la patrie. Certes, si je disais que la philosophie suffit pour relever les villes, Cyrène me convaincrait d'erreur, Cyrène qui est tombée plus bas qu'aucune des villes du Pont. Mais ce que je ne crains pas d'affirmer, c'est que la philosophie, mieux que la rhétorique, mieux que toutes les sciences et tous les arts, car elle est leur reine à tous, rend celui qui la possède utile aux individus, aux familles, aux États. Sans doute, à elle seule, elle ne peut faire le bonheur des peuples : car voici ce qu'il y a de vrai, mon cher Pylémène : les occupations même les plus nobles ne font que développer une force, une aptitude de l'esprit; elles nous préparent à tirer des occasions le meilleur parti; mais c'est de la fortune et des circonstances que dépendent surtout l'élévation et l'abaissement des cités, aujourd'hui prospères, demain misérables, conformément à la nature de leur condition. Tu aimes ta patrie, j'aime aussi la mienne... (2) Mais, l'un et l'autre, quel bien pourrons-nous faire à nos villes, à moins que de favorables conjonctures ne viennent en aide à notre bon vouloir?

Et, poursuivant sa haute leçon de morale sociale, Synésios démontre à son ami que la philosophie a autant de chances que la rhétorique de servir le patriotisme et que, en conséquence, la philosophie l'emportant en soi sur la rhétorique, celle-ci doit dans nos préférences le céder à celle-là.

Ainsi, selon toi, l'orateur peut compter sur la fortune, mais le philosophe aura tous les dieux pour ennemis, et le sort lui sera tellement contraire qu'il ne gardera aucune espérance. Pour moi, jamais jusqu'ici je n'ai entendu dire que le ciel eût assigné à la vénérable philosophie la misère en lot. Sans doute il est bien rare que la puissance et la sagesse se trouvent ensemble chez un mortel; mais enfin, Dieu les réunit quelquefois. Reconnais donc avec moi, c'est d'ailleurs céder à l'évidence, que l'homme dévoué à la philosophie l'est en même temps à sa patrie, qu'il ne doit pas désespérer de la fortune, et qu'il a d'autant plus le droit de compter sur une destinée prospère, qu'il en est plus digne... (3)

---

(1) *Ibid.* τὸ τῆς γνώμης φιλόπατρι.

(2) Col. 1473 C. φιλόπολις μὲν οὖν εἶ σύ· τυγχάνω δὲ ὢν καὶ ἐγώ.

(3) Col. 1476 B : Ἔξεστιν οὖν ἐκ τοῦ λόγου, μᾶλλον δὲ πᾶσα ἀνάγκη, τὸν αὐτὸν εἶναι καὶ φιλόσοφον καὶ φιλόπολιν... Il est à peine besoin de souligner l'importance donnée chez Synésios à l'amour de la patrie par la multiplicité même des termes qui l'expriment. Il nous paraît, en tout cas, très remarquable de trouver, dans cette lettre et ailleurs,

Et cette petite dissertation de philosophie et de patriotisme s'achève sur une conclusion de sage véritable.

Voici ce que je puis vous dire, à toi et à toutes les cités, au nom de la philosophie : si la fortune le veut, si les circonstances appellent la philosophie à se mêler d'administration, aucune science ni même toutes les sciences ensemble ne pourront, aussi bien qu'elle, régler la chose publique, l'améliorer, servir les intérêts des citoyens. Mais tant que la destinée le permet, il est plus sage de rester chez soi, de ne pas se jeter mal à propos dans les affaires. Il n'est pas bon de se pousser aux magistratures, à moins que la nécessité ne l'exige : mais la nécessité, comme on dit, fait la loi même aux dieux. Pour nous, nous poursuivons un but plus élevé ; quand l'esprit ne s'attache pas aux choses d'ici-bas, il se tourne vers Dieu. Il y a deux parties dans la philosophie, la contemplation et l'action ; à l'une préside la sagesse, à l'autre la prudence. La prudence a besoin d'être secondée par la fortune ; mais la sagesse se suffit à elle-même, et rien ne peut l'empêcher de s'exercer librement (1).

Une telle lettre révèle tout un état d'esprit qui est bien déjà l'état d'esprit byzantin et qui se soutient parfaitement tout le long de la correspondance et des autres œuvres de Synésios. Dans le troisième de ses hymnes, composé probablement vers 401, peu après son retour de Constantinople, il rappelle ce séjour de trois années « près du palais royal qui commande à la terre » (2).

Nous entrevoyons assez distinctement ce qu'était ce riche lettré de la lointaine Libye, qui avait étudié à Alexandrie où il avait admiré la célèbre Hypatia, puis à Athènes ; qui, revenu à Cyrène, se livrait à ses goûts favoris, l'agriculture et la chasse, et se délassait dans l'étude ; que l'amour de son pays et la confiance de ses concitoyens chargèrent d'abord d'une mission à Constantinople (397-400), qui prit une part des plus actives à la défense de la Pentapole contre les barbares qui l'assaillaient, et qui comptait vivre le reste de ses

---

ces sentiments et ces expressions de φιλόπολις, φιλόπατρις. On sait que ce dernier vocable sert de titre à un curieux ouvrage byzantin du x[e] siècle, imité des Dialogues de Lucien. Cf. Ch. DIEHL, *Byzance, grandeur et décadence*, Paris, 1919, p. 130-131. Le terme est d'autant plus intéressant à relever chez Synésios.

Ajoutons que dans l'exorde de sa première *Catastase* ou Éloge d'Anysius, Synésios, alors évêque, en 411, commence par déclarer explicitement que la religion comme la philosophie appellent nécessairement l'amour de la cité et le dévouement au bien public : Οὔτε φιλοσοφίαν ἀπολίτευτον προελόμενος, καὶ τῆς φιλανθρωποτάτης θρησκείας ἐναγούσης εἰς ἦθος φιλόκοινον. Col. 1573.

(1) Col. 1476 D. Ἡμῖν δὲ ἔστιν ἄλλα σεμνότερα· καὶ ὅταν ὁ νοῦς ἀνενέργητος ᾖ περὶ τὰ ἐνθάδε, περὶ τὸν Θεὸν ἐνεργεῖ. Δύο γὰρ αὗται μερίδες φιλοσοφίας, θεωρία καὶ πρᾶξις· καὶ δῆτα δύο δυνάμεις ἑκατέρα παρ' ἑκατέραν μερίδα, σοφία καὶ φρόνησις...

(2) *Hymn.* III, vers 433-434, col. 1600 : παρ' ἀνακτόριον γαίας μέλαθρον.

jours en paix avec ses trois fils, lorsque, en 409, les chrétiens de Ptolémaïs l'élurent pour évêque. Après une résistance de plusieurs mois, il accepta enfin l'honneur qu'on lui imposait, et reçut l'ordination à Alexandrie, en 410, sans doute des mains du célèbre patriarche Théophile. Évêque, il fut mieux encore qu'auparavant le défenseur de la cité; et, si les lacunes de sa formation théologique ne lui permirent pas de tenir dans les sciences ecclésisastiques un rôle en rapport avec sa valeur littéraire, la haute conscience de sa dignité le mit à même d'en remplir courageusement les devoirs (1). Ce que nous savons de son épiscopat, qui ne semble pas avoir duré plus de trois ans, sa mort étant survenue probablement en 413 ou 414 (2), nous le montre énergique à dénoncer les exactions du gouverneur Andronicus (3), zélé contre les hérétiques ariens (4) ou eunomiens (5), équitable et prudent dans le règlement des conflits

(1) Sur la transformation opérée en Synésios par le christianisme, il faut lire une intéressante page dans C. Martha, *Etudes morales sur l'antiquité*, Paris, 1882, p. 337-339. « Quand on parcourt les nobles et simples pages écrites par Synésios depuis sa conversion et pendant son épiscopat, on voit combien, au v^e^ siècle, le christianisme pouvait tout à coup élever l'esprit d'un lettré païen. La littérature profane, en effet, était devenue stérile, pour ne savoir plus à quoi se prendre. Depuis longtemps avait disparu l'activité civique sous un gouvernement à la fois absolu et impuissant. Le culte n'était plus qu'un vieux décor poétique, devant lequel on s'inclinait par habitude, mais qui ne parlait plus même à l'imagination... Le monde littéraire, comme le monde moral, avait besoin d'une profonde et vaste rénovation. Sans parler ici de ce qu'on nomme la vertu surnaturelle de foi, le christianisme offrait enfin comme une pâture à ces esprits affamés, à ces cœurs oisifs, qui s'agitaient dans leur langueur; il appelait les plus vaillants à des luttes qui, pour n'être pas celles de l'antique forum, n'en étaient pas moins ardentes; il leur proposait de saintes magistratures, plus imposantes que celles des Césars, parce qu'elles embrassaient les intérêts du ciel comme ceux de la terre; et sans chasser la rhétorique séculaire, dont le monde chrétien lui-même demeura épris, il fournit du moins à cette rhétorique de grands sujets, la science de l'âme qui s'était perdue et la science de Dieu, qui paraissait être la plus sublime des nouveautés. »

(2) A. et M. Croiset, t. V, p. 1046.

(3) *Adversus Andronicum* (= Ep. LVII et LVIII), col. 1384-1404.

(4) Ep. CXXVIII (*alias* CXLV), col. 1508-1509. Dans sa brièveté, cette lettre à un évêque chassé de son trône pour n'avoir pas voulu céder à l'arianisme, est pour nous un fort intéressant document de l'attitude épiscopale de Synésios. A noter le jeu de mots, assez expressif, du début : Ἀπέλαβες ὅπερ ἦς, οὐκ ἀπέβαλες. Οὐ γὰρ ὅταν τις τοῦ τῆς ἀσεβείας χωρισθῇ καταλόγου, τότε καὶ τῶν τῆς εὐσεβείας ἀπεστέρηται θρόνων. Αἰγύπτου δὲ περιπτύσσου τὴν ἀλλοτρίωσιν, καὶ νόμιζε καὶ πρὸς σὲ τὸν προφήτην μεγαλοφώνως κεκραγέναι· Τί σοι καὶ τῇ γῇ Αἰγύπτου, τοῦ πιεῖν ὕδωρ Γεών; (*Ier.*, II, 18); τὸ γὰρ ἔθνος θεόμαχον ἀρχαῖον καὶ πάτρασιν ἁγίοις πολέμιον. « Le caractère sacré que vous avez reçu ne vous a pas été enlevé. Le fait d'être rayé de la liste de l'impiété ne constitue pas la destitution des sièges épiscopaux. Bénissez votre éloignement de l'Egypte, en pensant que c'est à vous que s'adresse ce cri du prophète (*Ier.* II, 18) : « Qu'y a-t-il de commun » entre toi et la terre d'Egypte ? Qu'as-tu besoin de boire l'eau du Géon ? » Cette race est depuis longtemps rebelle à Dieu et ennemie des saints Pères. » (De Ptolémaïs, 412.)

(5) Ep. V (Druon, 141). Cette lettre est à citer tout entière comme modèle de fermeté épiscopale dans la doctrine et dans l'unité. « Aux prêtres (en Cyrénaïque). Il faut mettre sa confiance en Dieu plutôt que dans les hommes (Ps. CXVII, 8). J'apprends

ecclésiastiques. Ses dernières années furent d'ailleurs attristées par une longue série de douloureuses épreuves : perte successive de ses trois fils, dévastation de sa Cyrénaïque par les barbares et par toutes sortes de calamités. Dans un de ses derniers discours, dont le titre *Catastasis* signifie peut-être « exposé de la situation », il s'exprime en des termes où l'émotion de l'évêque et du citoyen devant les poignantes réalités atteint naturellement à l'éloquence.

La Pentapole a succombé, elle a péri; elle est finie, elle est tuée, elle est morte ; elle n'existe plus ni pour nous ni pour l'empereur. Car, pour l'empereur, une province qui ne lui rapportera plus rien est une province perdue : et que pourra-t-on retirer d'un désert? Pour moi, je n'ai plus de patrie, puisque je m'exilerai. Si j'avais un vaisseau, déjà je serais en mer, je

---

que les sectateurs de la très impie hérésie d'Eunomius, s'appuyant du nom de Quintianus et du crédit qu'ils se vantent de posséder à la cour, veulent attenter de nouveau à la chasteté de l'Eglise. Des pièges sont tendus aux âmes simples par de faux docteurs débarqués tout récemment ici avec les émissaires de Quintianus. Leur procès n'est qu'un prétexte pour masquer leur impiété, ou plutôt n'est que l'occasion cherchée pour soutenir leur impiété. Veillez donc à ce que ces prêtres illégitimes, ces apôtres d'un nouveau genre envoyés par le démon et par Quintianus, ne se jettent à votre insu sur le troupeau confié à votre garde, ou ne sèment l'ivraie au milieu du bon grain. On connaît leurs retraites; vous savez quelles campagnes les recueillent; vous savez quelles demeures sont ouvertes à ces brigands. Poursuivez ces voleurs à la piste; efforcez-vous de mériter la bénédiction donnée par Moïse aux Israélites fidèles, qui, dans le camp, armèrent leur cœur et leur bras contre les adorateurs des idoles. Voilà ce qu'il convient de vous dire, frères : faites bien ce qui est bien. Laissez de côté les viles préoccupations d'intérêt; dans toutes vos œuvres, n'ayez en vue que Dieu. Le vice et la vertu ne peuvent avoir le même objet; c'est pour la religion que vous luttez; c'est pour les âmes qu'il faut combattre; ne permettez pas que l'erreur les enlève à l'Eglise, comme elle ne l'a déjà fait que trop. Mais celui qui ne se donne comme le défenseur de l'Eglise que pour s'enrichir, qui spécule, pour s'élever, sur les services qu'il peut rendre dans des circonstances qui réclament une énergique activité, celui-là nous le repoussons de la société des chrétiens. Dieu ne veut pas d'une vertu intéressée, il n'a pas besoin de serviteurs vicieux : il aura toujours assez de soldats dignes de l'Eglise; il trouvera des combattants qui cherchent leur récompense non point ici-bas, mais dans le ciel. Soyez ces élus de Dieu. Je dois bénir les bons et maudire les méchants. Ceux qui, par lâcheté, trahiront la cause du Seigneur, ou qui ne poursuivront ses ennemis que pour s'emparer de leurs biens, sont coupables devant Dieu. Voici quel est votre devoir : déclarez la guerre à ces dangereux trafiquants (τραπεζίταις = banquiers, changeurs) qui altèrent les dogmes sacrés pour en faire comme une fausse monnaie; faites voir à tous ce qu'ils sont. Qu'ils s'en aillent, chassés honteusement de la Ptolémaïde, mais emportant avec eux tout ce qui leur appartient. Maudit soit devant Dieu celui qui enfreindra ces prescriptions. Si quelqu'un, en voyant ces assemblées impies, en entendant les discours qui s'y tiennent, reste indifférent, ou se laisse corrompre par l'appât du gain, qu'il soit considéré comme un de ces Amalécites dont il n'était pas permis de prendre même les dépouilles. Saül garda une part de ce butin : « *Je me repens*, dit le Seigneur, *d'avoir établi Saül roi d'Israël.* » (*I Reg.* xv, 11). Qu'il n'ait pas à se repentir de vous avoir pour ministres. Soyez dévoués à son service, et il aura soin de vous. ». (De Ptolémaïs, année 412.) Un très laconique billet, adressé en la même circonstance à un personnage du nom d'Olympius, mérite d'être enchâssé comme une perle d'anthologie. « Des impies du dehors désolent l'Eglise. Résistez-leur : un clou chasse l'autre ». Λύπουσι τὴν Ἐκκλησίαν ἀλλότριοι πονηροί. Διάβηθι κατ' αὐτῶν· οἱ πάτταλοι γὰρ παττάλοις ἐκκρούονται. (Ep. XLV [Druon, 142], col. 1373 D.)

chercherais une île où me réfugier, car l'Égypte ne m'offre point un sûr asile ; monté sur un chameau, le soldat ausurien peut nous y poursuivre... Infortunée Ptolémaïs, dont j'aurai été le dernier évêque ! Tant de calamités pèsent trop sur mon âme : je ne puis en dire davantage, les larmes étouffent ma voix. Je n'ai plus qu'une seule pensée, c'est que je vais être contraint d'abandonner le sanctuaire. Il faut s'embarquer, il faut fuir. Mais, quand on m'appellera sur le vaisseau, je demanderai que l'on attende : j'irai d'abord au temple du Seigneur; je ferai le tour de l'autel, j'arroserai le pavé de mes larmes ; je ne me retirerai qu'après avoir baisé cette porte et ce trône sacrés. Oh ! combien de fois, en appelant Dieu, je retournerai la tête ! Combien de fois j'enlacerai mes mains aux barreaux du sanctuaire ! Mais la nécessité est inflexible et sans pitié... Combien de temps faudra-t-il me tenir debout sur les remparts et défendre les passages de nos tours ! Je succombe à la fatigue de placer des sentinelles nocturnes et de garder à mon tour ceux qui viennent de me garder moi-même. Moi qui souvent ai passé des nuits sans sommeil à contempler le lever des astres, je suis brisé par les veilles que je supporte pour observer les mouvements de l'ennemi... C'est pour nous seuls qu'il n'y a plus de vérité dans ces vers où Hésiode nous dit que l'espérance reste au fond du tonneau. Non, nous n'espérons plus, nous sommes sans force (1).

S'il est une vie qui, suivant une expression proverbiale, ne soit plus une vie, n'est-ce pas la nôtre, ô mes auditeurs?... (2)

Voici l'heure suprême où les prêtres, en face de si pressants dangers, devront courir au temple de Dieu. Pour moi, je demeurerai à mon poste dans l'église. Je placerai devant moi les vases sacrés. J'embrasserai les colonnes sacrées qui supportent le saint autel. Je m'y étendrai vivant, j'y reposerai mort. Je suis le ministre de Dieu : je lui dois peut-être le sacrifice de ma vie. Dieu sans doute ne dédaignera pas de jeter un regard de pitié sur l'autel sacré arrosé du sang du pontife (3).

Que pareille page termine l'œuvre littéraire de Synésios, c'est assurément un fait très remarquable qui nous permet de saisir sur le vif le passage, dûment accompli, de l'hellénisme au christianisme, sans rien diminuer ni du culte des lettres ni du sentiment d'amour de la patrie et de fidélité à l'empire.

---

1) Col. 1573 *A* : Μόνοις ἡμῖν Ἡσίοδος οὐδὲν λέγει, τὴν ἐλπίδα τηρήσας εἴσω τοῦ πίθου. (Hésiode, *Les œuvres et les jours*, 96.)

(2) Πάντες ἀθαρσεῖς καὶ δυσέλπιδες· ὁ πεπαροιμιασμένος βίος ἀβίωτος οὐχ ἕτερός ἐστιν, ἄνδρες, ἀλλ' ὃν ζῶμεν ἡμεῖς...

(3) Col. 1373 A B. Μάλιστα δὴ καιρῶν ἐκείνος ἱερεῦσι τὸν ἐπὶ τὰς αὐλὰς τοῦ Θεοῦ δρόμον ἀναγκαῖον ἀποφανεῖ, ἂν ἐν χρῷ τῆς πόλεως ὁ κίνδυνος γένηται. Ἐγὼ κατὰ χώραν ἐπ' ἐκκλησίας μενῶ. Τὰς παναγεῖς προστήσομαι χέρνιβας. Προσφύσομαι τῶν κιόνων τῶν ἱερῶν, αἳ τὴν ἄσυλον ἀπὸ γῆς ἀνέχουσι τράπεζαν. Ἐκεῖ καὶ ζῶν καθεδοῦμαι, καὶ ἀποθανὼν κεισομαι. Λειτουργός εἰμι τοῦ Θεοῦ, καὶ τὴν ψυχὴν ἴσως ἀπολειτουργῆσαί με δεῖ. Οὐ μὴν ὅ γε Θεὸς περιόψεται τὸν βωμὸν τον ἀναίμακτον ἱερέως αἵματι μιαινόμενον.

On sait, d'autre part, que, tout en accablant souvent les sophistes de ses railleries, Synésios garde lui-même la fâcheuse empreinte de la sophistique. En quoi encore il peut être regardé comme un des représentants les plus authentiques du byzantinisme naissant. Les meilleurs érudits byzantins lui reconnaissent ce titre, par la grande estime qu'ils professent pour ses qualités d'écrivain, et même d'écrivain chrétien : il est apprécié et loué comme tel par Évagre le Scholastique, Photius, Suidas, Théodore Métochite, Nicéphore Grégoras, Scholarios.

Au VI^e^ siècle, l'école de Gaza fournit un exemple typique de l'alliance définitivement conclue entre le christianisme et l'hellénisme représenté alors, comme aux siècles précédents, par la sophistique. Qu'il nous suffise d'en appeler à Chorikios, disciple de Procope, dont les œuvres attestent le chrétien non moins que le littérateur et l'artiste (1). Non seulement il est nourri des écrivains classiques, qu'il cite et imite sans cesse (2), mais encore il manifeste des goûts de véritable artiste en décrivant l'architecture et les peintures des églises (3). Son sentiment de fidélité à sa « cité » de Gaza, son sentiment de loyalisme byzantin aussi, ne sont pas moins évidents à travers ses écrits, notamment dans son Éloge de l'évêque Marcien, dans son discours sur le duc Aratios et l'archonte Étienne, dans son discours sur les *Brumalia* de l'empereur Justinien, etc.

Ainsi, à cent ans de distance, le Palestinien Chorikios tient une attitude analogue à celle du Cyrénéen Synésios. Et si Photius, en reconnaissant à Chorikios de grandes qualités littéraires, lui reproche d'avoir abusé des termes païens jusque dans l'expression des plus pures idées chrétiennes (4), cela même prouve à merveille que la profession chrétienne ne mettait nullement obstacle à la plus haute culture classique.

Conclusion.

Un éminent historien de la philosophie chrétienne écrivait naguère, à propos du système moral de saint Thomas d'Aquin :

---

(1) Voir l'édition récente : *Choricii Gazaei opera recensuit* RICHARDUS FOERSTER (†), *editionem confecit* EBERHARDUS RICHTSTEIG (Leipzig, Teubner, 1929), XXXVI-576 pages.

(2) RICHTSTEIG, *op. cit.* p. XXII-XXIII, Cf. HERWERDEN, *De Choricii Gazaei genere dicend* (Trajecti, 1897); J. MALCHIN *De Choricii Gazaei veterum graecorum studiis.*

(3) RICHTSTEIG, *op. cit.* p. XXIV : *Neque tacere licet Choricium artem pictorum valde dilexisse, de quo pluribus disseruit* FOERSTER, *Arch. Jahrb.* IX, 1894, p. 167 sq.

(4) PHOTIUS, *Bibliotheca.* Cod. 160. *P. G.*, t. CIII, col. 441-444.

Lorsque Guillaume Budé se posera en 1535 le problème *De transitu hellenismi ad christianismum*, il y aura longtemps que la théologie de saint Thomas aura supprimé le problème du passage en trouvant dans le christianisme l'hellénisme tout entier. Si nous voulions résumer d'un mot ce premier caractère distinctif de la morale thomiste, nous dirions qu'elle est un *humanisme chrétien*, entendant indiquer par là, non qu'elle résulte d'une combinaison en des proportions quelconques d'humanisme et de christianisme, mais qu'elle atteste l'identité foncière d'un christianisme en qui l'humanisme tout entier se trouvait inclus et d'un humanisme intégral qui ne trouverait que dans le christianisme sa complète satisfaction (1).

Sans avoir ici à apprécier ce jugement sur la morale thomiste, nous pouvons affirmer que le passage de l'hellénisme au christianisme était accompli déjà dans les œuvres de saint Grégoire de Nazianze, de saint Basile, de saint Jean Chysostome; qu'il était accompli dans la personne de l'évêque Synésios, que l'on a pu justement appeler « un païen devenu chrétien » (2).

En outre, nous percevons très nettement chez saint Grégoire de Nazianze un amour fervent de Constantinople, la nouvelle Rome, chez Synésios de Cyrène un sentiment d'attachement à l'empire, qui de l'hellénisme chrétien font désormais le byzantinisme.

Ce sentiment de « patriotisme byzantin », uni à l'utilisation chrétienne de l'hellénisme classique : voilà, en effet, ce qui constitue le « byzantinisme », avec ses qualités comme avec ses défauts, en établissant l'hellénisme chrétien successeur de l'hellénisme païen.

Voilà ce qui occasionne des modifications assez considérables pour créer même des genres nouveaux dans l'éloquence, l'histoire, la discussion philosophique et religieuse, la poésie, mais en conservant toujours, à travers toutes les vicissitudes politiques et malgré toutes les catastrophes, le culte de la langue et de la littérature grecques.

Voilà ce qui a gardé à la langue de Platon, des Évangiles, de saint Jean Chrysostome, de Michel Psellos, de Nicéphore Grégoras, de Gennade Scholarios, son caractère de langue *vivante* qui lui a valu

(1) E. GILSON, *Saint Thomas d'Aquin*, dans la collection « Les moralistes chrétiens », Paris, J. Gabalda, 1925, p. 7.

(2) C. MARTHA, *Etudes morales sur l'antiquité*, Paris, 1882, p. 303-339. Comparer, dans le même ouvrage, p. 235-302, le chapitre consacré à Julien l'Apostat sous ce titre : « Un chrétien devenu païen. »

Sur l'ensemble des questions concernant la « fin du paganisme », outre l'ouvrage de GASTON BOISSIER connu sous ce titre, voir celui de JOHANNES GEFFCKEN, *Der Ausgang des griechisch-roemischen Heidentums* (« Religionswissenschafthiche Bibliothek » dirigée par W. STREITBERG, VI), 2e édition, Heidelberg, 1929, in-8° 365 pages.

d'être tout à la fois la langue savante des lettrés et l'idiome populaire d'où sont sorties, à côté de maints recueils hagiographiques, des œuvres remarquables comme l'épopée de Digénis Akritas.

Voilà, en définitive, ce qui a fait du byzantinisme à la fois le véhicule naturel de la culture classique et le précurseur, en bien des points, de nos littératures modernes.

C'est pourquoi l'histoire de la littérature grecque ne doit pas s'arrêter au v[e] siècle, mais se poursuivre à travers tout le moyen âge byzantin (1).

Les reproches mêmes sous lesquels on prétend généralement accabler la littérature byzantine démontrent à leur manière sa descendance de l'hellénisme. Son abus de la sophistique — qui éclate par exemple déjà chez Synésios — est un vieil héritage du temps de Platon. Quant aux « asianismes » ou aux « vulgarismes » qui scandalisent les puristes, ce sont des preuves palpables de la vie continue d'une langue que l'on est trop porté à tenir pour morte depuis des siècles.

Il serait facile d'assigner à chaque siècle byzantin au moins un représentant notable de l'hellénisme chrétien : depuis les « trois Hiérarques », dont l'hellénisme convaincu riposta si vigoureusement au décret de Julien l'Apostat, jusqu'à Gennade Scholarios et Bessarion, en passant par Théodoret, Léonce de Byzance, saint Jean Damascène, saint Théodore Studite, Photius, Psellos, Eustathe de Thessalonique, Pachymère, Grégoras, Nicolas Cabasilas, Syméon de Thessalonique.

Il y aurait même à montrer que les divers éléments qui font précisément le byzantinisme s'unissent pour occasionner une rénovation progressive des genres littéraires qui, tout en maintenant l'héritage de la culture classique, prépare les littératures modernes.

---

(1) Le R. P. Bouvy, *Poètes et mélodes* (Nimes, 1886), p. 160-161, écrivait très justement : « Les historiens de la littérature grecque s'arrêtent ordinairement au seuil du Bas-Empire. Après avoir gémi sur la tombe de Proclus et aux portes de l'école d'Athènes, fermée par Justinien, ils regardent leur carrière comme parcourue, et leur mission comme terminée. Mais la philologie grecque ne peut partager ce dédain de la critique littéraire. La période qui s'ouvre au milieu du vi[e] siècle est précisément une des plus curieuses de l'histoire de la langue. C'est alors que s'établit l'équilibre entre les éléments primitifs et classiques de l'idiome et les éléments d'origine étrangère. Les mots nouveaux introduits dans le vocabulaire reçoivent définitivement droit de cité; la syntaxe devient en quelque sorte gréco-latine; la quantité et l'accent laissent là leurs querelles et acceptent un *modus vivendi* qui durera plusieurs siècles. Tous les matériaux de la langue se raffermissent en s'appuyant les uns sur les autres, comme les pierres d'un édifice qui se tassent et se consolident mutuellement, après avoir menacé ruine. »

L'éloquence chrétienne donne dès le v^e^ siècle les homélies dramatiques, où l'on a vu, non sans raison, la première origine du théâtre chrétien médiéval (1).

La poésie chrétienne, qui déjà avec saint Grégoire de Nazianze avait commencé à se dégager des règles de l'ancienne métrique (2), produit, avec les *kontakia* de saint Romanes le Mélode et avec l'hymne Akathiste, de véritables chefs-d'œuvre où l'influence syrienne contribue à renouveler le lyrisme sacré et le drame liturgique (3). Et si l'hymnographie ultérieure des *Canons* se trouve souvent viciée par l'amplification et la redondance auxquelles elle s'est trop prêtée, elle n'en est pas moins un genre nouveau et qui contient de réelles richesses.

Quant à l'histoire, si Byzance ne nous fournit pas de nom comparable à Hérodote ou à Thucydide, du moins, en outre des excellents historiens ecclésiastiques du v^e^ siècle, Socrate, Sozomène, Théodoret, elle nous offre, avec un Procope, un Psellos, un Pachymère, un Grégoras, un Phrantzès, nombre de portraits finement brossés et des pages qui ne manquent pas d'envergure. En tout cas, ses *Chronographies* ont constitué de siècle en siècle toute une littérature, souvent très populaire, et qui a exercé une inflence de premier ordre sur les nations tributaires de la civilisation byzantine.

L'histoire de la philosophie byzantine est encore à faire, mais il n'est pas douteux qu'elle réserve d'intéressantes découvertes. La théologie, d'ailleurs, nous en fournit déjà d'utiles éléments.

Quant à l'ascétique et à la mystique, elle revendique, depuis les écrits spirituels de saint Basile, le *Pré spirituel* de Jean Moschos et les œuvres du Pseudo-Denys, jusqu'à la *Vie dans le Christ* de Nicolas Cabasilas, des noms glorieux et généralement trop peu connus. Maints recueils ascétiques sont écrits en une langue voisine de celle du peuple. De même, nombre de vies de saints, depuis Cyrille de Scythopolis jusqu'aux Synaxaristes des derniers siècles, constituent une riche littérature véritablement populaire. Et un critique compétent, Louis Bréhier, n'a rien exagéré quand il a parlé,

---

(1) G. La Piana, *Le rappresentazioni sacre nella letteratura bizantina dalle origini al sec.* IX *con rapporti al teatro sacro d'Occidente*. Grottaferrata, 1912.

(2) Cf. J. Sajdak, *De Gregorio Nazianzeno poetarum christianorum fonte*. Cracovie, 1917, p. 13 et p. 44, note 3.

(3) Voir C. Emereau, *Saint Ephrem le Syrien : son œuvre littéraire grecque* (Paris, 1918), surtout les chapitres VII et VIII, p. 97-121.

à propos de ces récits hagiographiques, de « réalisme » et de « romantisme » à Byzance en plein moyen âge (1).

Ajoutez à cette énumération sommaire le cycle de Digénis Akritas et les œuvres similaires, et vous aurez du même coup ajouté l'épopée chrétienne à tous les genres littéraires que le byzantinisme vit fleurir.

De l'hellénisme au byzantinisme, il n'y a donc pas le fossé d'opposition que l'on imagine trop souvent, mais la simple ligne de démarcation nettement tracée dans l'histoire par le triomphe officiel du christianisme, par l'établissement de l'empire d'Orient à Constantinople et par la réaction littéraire chrétienne que provoqua la législation scolaire de Julien l'Apostat.

S. SALAVILLE.

(1) L. BRÉHIER, « Le romantisme et le réalisme à Byzance », dans le *Correspondant* t. CCLXXXVI (25 janvier 1923), p. 314-333.

ID., « L'hagiographie byzantine des VIII^e^ et IX^e^ siècles », dans *Journal des Savants*, 1916, p. 358 et 450; 1917, p. 13.